



2	<b>Brèves</b>
	Où en est le Syndicat de la Montagne limousine ?
3	<b>À la recherche de l'étymologie perdue de Millevaches</b>
4	<b>Le président du Parc naturel régional contre les coupes rases</b>
5	<b>Une forêt de douglas peut être vivante, tout est affaire de gestion !</b>
6	<b>De la Vienne à la Vire</b>
7	Leçons sur l'impact de l'homme sur les rivières
8	<b>Les tribulations d'une urbaine en voie de désurbanisation</b>
9	<b>Résistance, rébellion, autonomie : « Si Podemos ! »</b>
	Une délégation zapatiste sur le Plateau
10	<b>Laissez-vous raconter le Limousin en roman historique</b>
11	Qu'appelle-t-on « roman historique » ?
	Quand un gars de Pigerolles nous transporte dans la Creuse des années 1830
12	<b>Traversées mystérieuses et bienfaitantes en Montagne limousine et ailleurs</b>
13	Esprits de la terre et énergies qui soignent
14	<b>Une association pour se former à la gestion</b>
	Quand des paysans s'entraident pour être plus autonomes
15	<b>Pour un effet papillon dans la fresque de la santé globale... ...et pour un tiers-lieu santé globale à Bugeat</b>
16	<b>L'aristo et le coco</b>
	La grande ferme des 5 000 vaches
17	<b>Quand accueillir dignement devient un délit</b>
18	<b>À lire et à relire</b>
	L'homme préhistorique est aussi une femme
19	Lectures
	Les chroniques d'exil et cycliste
20	<b>Bloc-notes</b>

# 77

## Marche pour une forêt vivante

Samedi 16 octobre 2021

# IPNS



IMPENSABLE  
PANDÉMIE  
NOUS  
SÉQUESTRE



APRÈS DEUX ANS D'EXISTENCE,

## Où en est le Syndicat de la Montagne limousine ?

Officiellement lancé en novembre 2019 à Peyrelevade, le Syndicat de la Montagne limousine a mené un certain nombre d'actions au cours de ces deux dernières années. Certaines ont été visibles comme l'appel à manifester devant le CADA de Peyrelevade en soutien aux résidents ou comme la marche de la Forêt du 16 octobre dernier. Mais au-delà de ces moments forts, le Syndicat c'est aussi des groupes de travail qui explorent des thématiques et, peu à peu, essaient de bâtir des propositions concrètes. Il ne s'agit pas pour ces groupes de répondre à tous les problèmes (il y en a tant !) ou de se substituer à des associations, collectivités ou groupes qui organisent déjà des choses sur ces sujets, mais d'agir de manière pragmatique pour lancer de nouvelles initiatives. Nous présentons ici les 12 groupes actuellement actifs et ce sur quoi ils travaillent.

### Solidarité et autonomie alimentaire

Le groupe réalise un état des lieux de notre autonomie alimentaire et lance quelques expérimentations à échelle locale pouvant soutenir des pratiques d'autonomie.

Contact : [autonomie@syndicat-montagne.org](mailto:autonomie@syndicat-montagne.org)

### Agriculture

Le groupe voudrait élaborer un modèle agricole de la Montagne limousine, économe, autonome et en lien avec l'environnement.

Contact : [agriculture@syndicat-montagne.org](mailto:agriculture@syndicat-montagne.org)

### Eau

Ce groupe s'intéresse à l'état de la ressource en eau sur la Montagne.

Contact : [eau@syndicat-montagne.org](mailto:eau@syndicat-montagne.org)

### Éducation

Le groupe axe cette année sa recherche sur l'éducation genrée et sexiste dans l'Éducation nationale et dans d'autres structures éducatives.

Contact : [education@syndicat-montagne.org](mailto:education@syndicat-montagne.org)

### Énergie

Face aux différents projets d'éolien industriel, le groupe vise à contrecarrer l'offensive menée par l'État, les industriels et les promoteurs sur l'ensemble du pays et sur le territoire limousin.

Contact : [energie@syndicat-montagne.org](mailto:energie@syndicat-montagne.org)

### Exilé.es

Groupe de solidarité avec et entre les exilé.es, ce groupe s'est donné une mission d'alerte lorsque des situations deviennent urgentes et cherche à répondre aux besoins qui émergent.

Contact : [exilees@syndicat-montagne.org](mailto:exilees@syndicat-montagne.org)

### Forêt

Le groupe forêt propose un lieu de discussion, de mobilisation et d'action pour explorer les alternatives possibles au modèle d'exploitation industrielle. Il organise des formations et s'engage dans l'achat de parcelles forestières pour constituer de nouveaux communs.

Contact : [foret@syndicat-montagne.org](mailto:foret@syndicat-montagne.org)

### Juridique

Le groupe d'entraide administrative et juridique propose des permanences d'entraide. Il souhaite développer son action et est en recherche de volontaires pour essaimer sur des communes de la Montagne.

Contact : 07 84 51 14 75 - [juridique@syndicat-montagne.org](mailto:juridique@syndicat-montagne.org)

### Logement et biens vacants

Le groupe a travaillé principalement sur la question des biens vacants et édité une brochure sur le sujet. Il reste disponible pour organiser des formations auprès des élus et des habitants.

Contact : [logement@syndicat-montagne.org](mailto:logement@syndicat-montagne.org)

### Mobilité

Ce groupe explore différentes alternatives de mobilité (vélos à assistance électrique, chevaux) et travaille à l'organisation de systèmes de transports en commun portés par les habitants.

Contact : [mobilite@syndicat-montagne.org](mailto:mobilite@syndicat-montagne.org)

### Santé

Le groupe se pose la question de l'autonomie en matière de soins et de protection.

Contact : [sante@syndicat-montagne.org](mailto:sante@syndicat-montagne.org)

### Groupe d'entraide et de soutien psychologique

Depuis plus de 10 ans le groupe intervient auprès de personnes en souffrance psychique en permettant d'activer un entourage solidaire et rassurant autour des personnes concernées.

Contact : 06 26 17 23 47 ou [groupeentraideetdesoutienpsy@ilico.org](mailto:groupeentraideetdesoutienpsy@ilico.org)

En savoir plus : <https://syndicat-montagne.org>

Malgré quelques côtés positifs des réseaux sociaux, comme la communication ou le regroupement de proches, il n'en demeure pas moins que la protection de la vie privée et des données personnelles de ses utilisateurs sont d'une sécurité plus que douteuse !



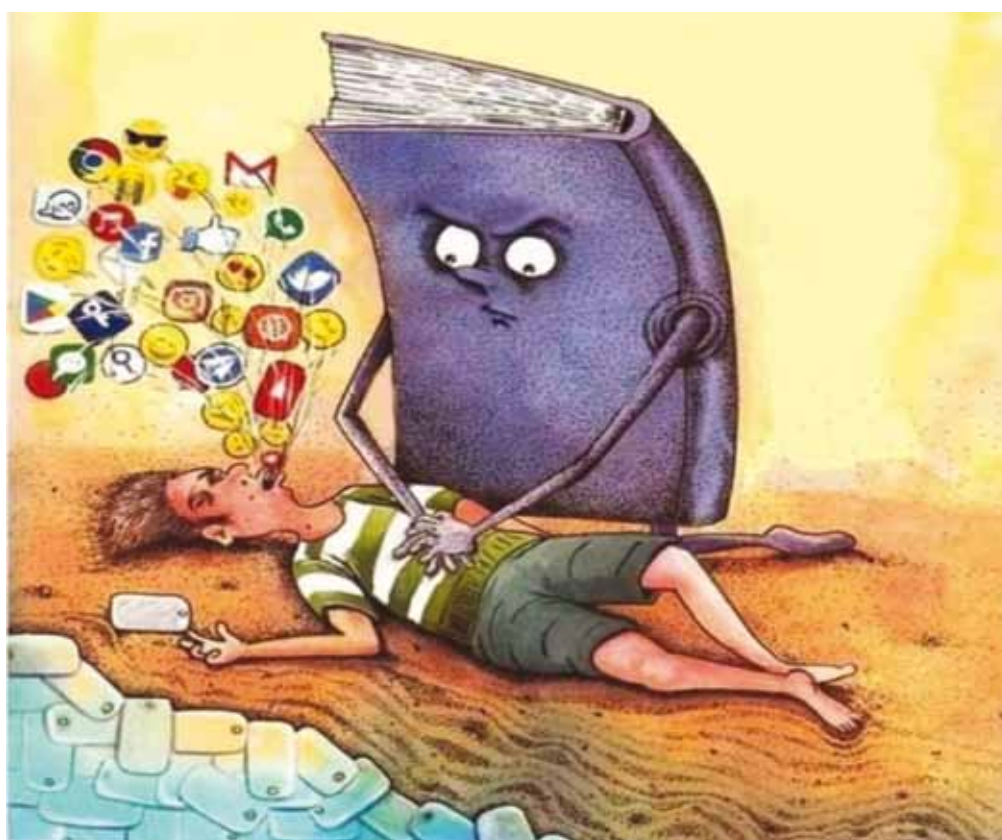
Les réseaux sociaux sont une source d'information faramineuse. Toutefois, la désinformation s'y trouve tout autant. Il est de plus en plus difficile de départager ce qui est vrai de ce qui est faux. De plus, les algorithmes utilisés par les réseaux sociaux présentent souvent une seule facette de l'information, celle qui nous conforte dans nos positions. Bonjour le complotisme ! Ils deviennent de plus en plus les dépotoirs de tous les sociopathes, alors ÉVITER la grande masse de ces réseaux comme Facebook, Twitter, Instagram, TikTok, Snapchat, etc. Un Le Pen disparaît, un Zemmour arrive et ça ira de pire en pire. Ces réseaux sont devenus les références des médias peu scrupuleux qui nous abreuvant d'inepties à longueur de temps, alors BARREZ-VOUS, retrouvez la vie réelle et les potes au comptoir.

m.bernard

## IPNS cencuré par facebook ?

Y aurait-il des contenus qui ne plaisent pas ? Des fanatiques de la pensée unique ? Des mous du bulbe qui se sont plaints ?

Depuis quelques temps, après les mises en ligne des derniers journaux de notre journal, impossible pour les administrateurs d'accéder à la gestion de la page d'IPNS ! Après diverses interrogations restées lettre morte, rien, aucune réponse de Facebook. Pourquoi ? Alors tant pis, ces réseaux sociaux devenant de véritables poubelles immondes, vaut mieux qu'on s'en aille. Sans regret !



Vous pouvez effectuer le règlement de votre abonnement en ligne en utilisant le compte **Helloasso** mis à votre disposition sur notre site. HelloAsso est la première plate-forme de financement participatif dédiée aux associations et a été créée afin d'offrir à toutes les organisations la possibilité de se financer grâce au numérique via une solution complète, simple et gratuite.

<https://www.helloasso.com> - Paiement sécurisé.



Trimestriel édité par l'association IPNS.. Clin d'oeil à « Imprimé Par Nos Soins » que connaissent bien les associations, notre titre décline différemment ses initiales dans chaque numéro.

**IPNS**

Directeur de publication : Michel Lulek - 23340 Faux la Montagne  
Mise en page graphique : Michel Bernard  
Illustrations : Michel Bernard et Philippe Gady  
Imprimerie : Rivet Presse Edition - Limoges, labellisée Imprim'vert  
Commission paritaire : 1022 G 81 797 - ISSN : 1635-0278

<http://journal-ipns.org>



## IPNS - Je m'abonne !

Nom :

Prénom :

Adresse :

Courriel :

Abonnement pour 1 an (4 numéros), ordinaire 14 € ☐ , de soutien 20 € ou + ☐

Abonnement pour 2 ans (8 numéros), ordinaire 28 € ☐ , de soutien 40 € ou + ☐

Bon à retourner à : IPNS - 23340 - Faux la Montagne



# À la recherche de l'étymologie perdue de Millevaches

D'où vient ce drôle de nom, Millevaches ? Après bien d'autres, Roger Brunet, éminent géographe, s'est à nouveau penché sur la question. Il balaie allègrement « mille sources » et « montagne vide » et propose une nouvelle hypothèse. Plutôt que de penser « Plateau », il invite à penser « village ». Celui de Millevaches qui a donné son nom à notre fameux plateau...

La notoriété du plateau de Millevaches doit beaucoup à son nom imagé. Or le sens de ce nom est des plus controversés. Il a donné lieu à toute une série d'interprétations divergentes. La plus populaire et la plus banale a été d'y voir une allusion au grand nombre de vaches du plateau limousin ; personne n'y croit. Elle a pourtant connu une version rénovée quoique peu réaliste sous la plume du néanmoins respecté Ernest Nègre, qui a imaginé que vaches était une métaphore évoquant les ondulations - j'allais écrire le moutonnement, mais ç'eut été changer d'animal - des croupes de granite : « peut-être pour décrire des blocs de granite nu, groupés comme des troupeaux de vaches ». Mais ce plateau herbeux n'est ni Sidobre ni Huelgoat...

## Mille sources ?

Ordinairement, les onomasticiens n'aiment pas ce genre de facilité ou de fausse évidence, de celles dont viennent les légendes. Il s'est trouvé des commentateurs ingénieux pour proposer que derrière les « vaches » se cachait un radical se rapportant aux sources : mille sources, c'était possible ici, et satisfaisant pour l'esprit ; cette version a eu du succès. Le problème est qu'aucun radical connu ne relie sérieusement vache à source, quelques formes que l'on ait pu imaginer pour celles-ci, dans le genre *vatz* ou *batz*, voire *aqua* (mille *aquæ*...) en faisant l'impasse sur le v. Pierre-Henri Billy a proposé en 2011 une version modernisée et argumentée de cette interprétation, en maintenant mille comme nombre et en lisant sous vaches une évolution d'un toponyme répandu en Limousin, *gache*, qui a le sens d'endroit boueux ; mais il ne nous dit pas comment de là il passe à source (1).

## Montagne vide ?

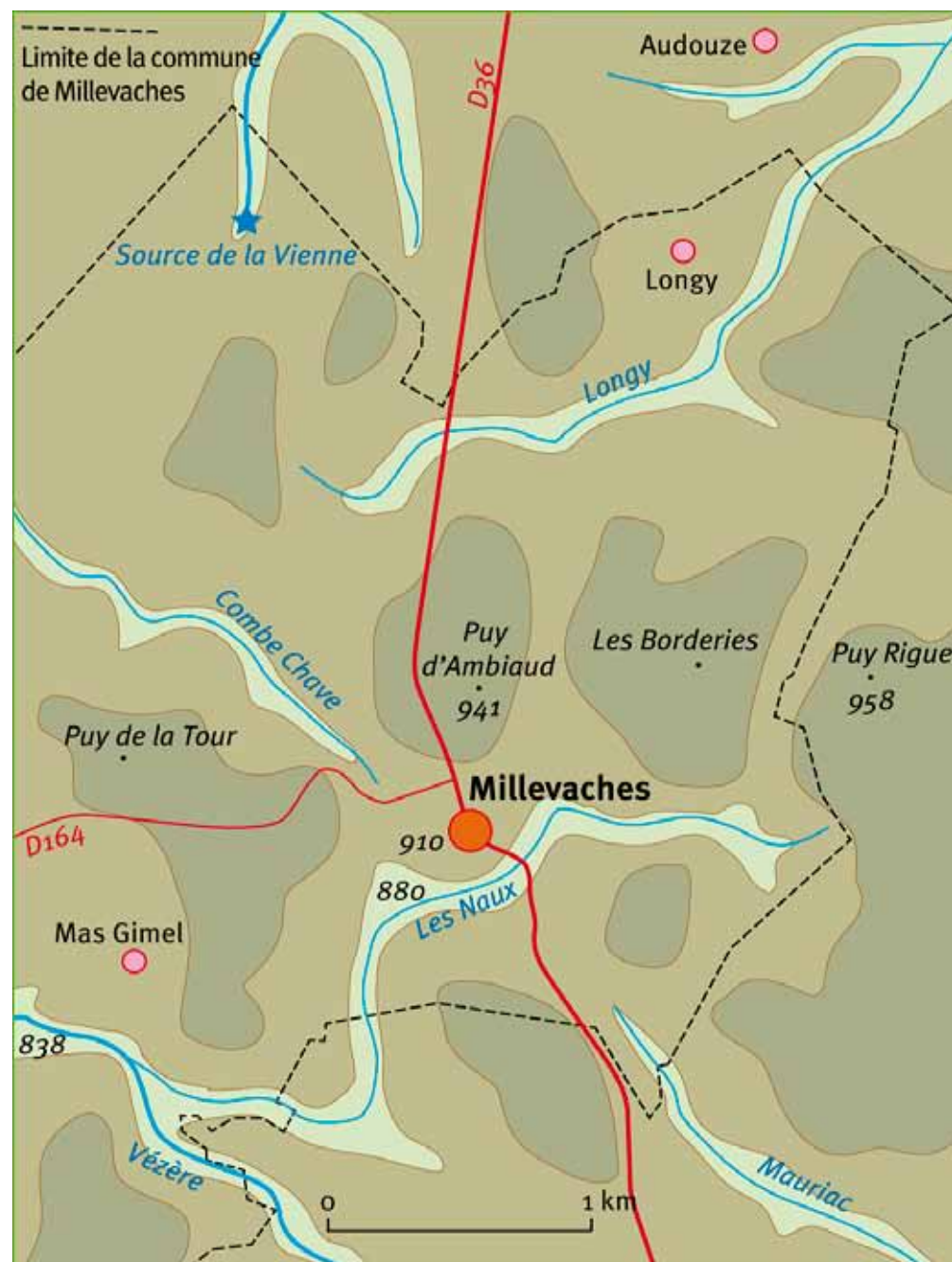
Méfiant et inventif, Albert Dauzat et Charles Rostaing s'étaient tournés vers d'autres étymons et d'autres images ; sous mille ils ont lu *melo*, radical celte désignant des hauteurs, sous vaches un latin *vacua*, vacant : le plateau de Millevaches devint pour eux une « montagne vide » et bilingue. Ces versions ont un vice commun : avoir cherché à interpréter un nom (et un paysage) de haut plateau, alors que le nom originel est celui d'un village (en Corrèze) - ce que reconnaissent même ceux qui s'attachent à un collectif régional, comme P.-H. Billy (2). L'expression « Plateau de Millevaches » ne

serait d'ailleurs apparue qu'en 1832, précédée d'assez peu par « Montagne de Millevaches »... C'est donc le village et son site qu'il faut considérer. Dès lors, quelque respect que j'aie pour A. Dauzat et C. Rostaing, E. Nègre et P.-H. Billy, il ne peut plus être question de troupeaux de blocs de granite, ni de mille sources, ni même de montagne vide.

## Retour au village

La première version connue, écrite et datée du nom du village est *Millevaccas*, en 1068. Elle vaut ce que vaut une mention de scribe en latin de l'époque : une indication utile, même précieuse, mais en rien une étymologie ; le scribe a transcrit à sa façon ce qu'il avait entendu ou compris, voire remotivé. Selon les spécialistes de l'occitan limousin, l'écriture actuelle serait *Miuvachas* ; on la trouve sous la forme *Miauvatsas* au <sup>xvii</sup>e siècle (Jean-François Vignaud). Ils rappellent que *miu*, *miau* a ordinairement le sens de mi-, au milieu ou à moitié. Déjà, le linguiste Jean Costes avait proposé « *mi le vache* » en comprenant mi comme parmi (on disait jadis *emmi*) et *vache* comme « vague », vide, vacant : un lieu (habité) dans le désert.

Mille millions de mille milliards  
de mille sabords de  
tomme de Brest !  
1000 vaches !!!



Yves Lavalade, éminent linguiste de l'occitan limousin, a suggéré que, plutôt que de vide ou vague, *vachas* pourrait venir d'un celte *baccos*, au sens de vasque, bassin (3). Je note également que *bachas* désigne en occitan et même alentour un lieu bas et mouillé, une flaque, un bassin, une cuvette, une auge, et apparaît dans des dizaines de noms de lieux. Peu importe ici que l'origine en soit celte ou latine, voire antérieure : il s'agit de termes ayant un même ancien étymon, employés de longue date, y compris avant 1068, dotés d'un sens fort dans l'évocation des formes de la nature et des paysages, et communs dans la désignation de sites.

## À mi-val et entre des vals

Avec *miu* et *bachas*, nous aurions donc là quelque chose au milieu de ou parmi des creux d'eaux — paradoxe amusant, mais point exceptionnel, dans la dénomination de hauts reliefs par ce qui est en bas. Or que nous montre le site de Millevaches ? Il peut s'examiner à deux échelles. Comme le remarque J.-F. Vignaud, le village fut le seul relais sur la principale route ancienne à la traversée sud-nord du Plateau, entre Luzège et Creuse. C'est sans doute pourquoi le plateau en reçut le nom. Ajoutons : à mi-chemin de la traversée du Plateau, 14 kilomètres de part et d'autre par l'actuelle D36, qui court sur quatre lieues entre Meymac et Féniers. L'évocation d'entre deux creux, « *miu bachas* » ou « entre vals », celui de Meymac et celui de la Creuse, ne manquerait pas de pertinence pour peu que l'on ait un certain sens de l'étendue. Il y a plus. Le village lui-même est à mi-pente, sur un replat (à 910 mètres) dominant le vallon des Naux, affluent de droite de la Vézère (880 mètres), et dominé par le Puy d'Ambiaud (941 mètres). De la commune de Millevaches partent des vallons dans cinq directions : sud-ouest sous le village et vers la Vézère (les Naux), nord-ouest par la Combe Chave (deux noms redondants évoquant le creux) qui va vers la Vienne, nord

avec la source même de la Vienne qui est dans la commune, nord-est par le Longy et sud-est par le Mauriac (bassin de la Diège). De surcroît, la source de la Triouzoune est à 3,5 kilomètres au sud-est de Millevaches (voir la carte).

Nous sommes à la fois à mi-val et entre des vals, quelle que soit l'échelle considérée. Ce qui rendrait parfaitement vraisemblable, à tous points de vue, la piste ouverte par les linguistes du Limousin : Millevaches, alias *Miubachas*, serait l'équivalent d'un Entrevals, toponyme bien connu dans d'autres régions. Ce n'est, il va de soi, qu'une hypothèse de plus ; elle me semble élégante, linguistiquement correcte, de surcroît conforme au site, et sans les faiblesses des précédentes.

Roger Brunet

Cet article est paru dans le n°1-2018 (tome 47) de la revue L'Espace géographique (<https://doi.org/10.3917/eg.471.0082>). Nous remercions Roger Brunet de nous avoir autorisé à le reproduire ici, à destination des habitants des nombreux vals du Plateau.

(1) Il rattache *gache* à un francique *waskon* au sens de « laver » ; mais on ne sait rien sur l'introduction de ce francique en Limousin, ni sur le fait que le w a évolué vers g dans *gache* et non dans Millevaches.

(2) « Le plateau tient son nom du village de Millevaches » (p. 435).

(3) Par quoi l'on retrouve ici une partie des propositions de Pierre-Henri Billy : de *waskon* à *gache*, ou *vasque*, et même *vase*, *vaisseau*, voire *vaisselle*, se trouve la même idée d'eau et de contenant, en diverses langues sous des formes apparentées.





# Le président du Parc naturel régional contre les coupes rases

« Il est surprenant de vouloir gérer une forêt en la détruisant »



**Le samedi 16 octobre, de 500 à 600 personnes ont marché entre Meymac et Millevaches pour dire « non aux coupes rases ». À l'issue de cette marche, devant la maison du Parc naturel régional, lecture a été faite de la prise de position très claire du président du Parc, contre les coupes rases. Nous la reproduisons ici, non sans préciser cependant, qu'il ne s'agit pas d'un texte du président du PNR de Millevaches, mais de celui du PNR du Morvan... Un témoignage d'ailleurs, mais qui pourrait tout de même valoir pour ici non ?**

**J**e suis né dans le Morvan en 1975 et toute ma vie j'ai entendu les gens se plaindre des coupes à blanc d'abord parce qu'elles abîmaient des paysages qui semblaient être là depuis des temps immémoriaux, ensuite parce que ces coupes s'accompagnaient souvent de chemins abîmés par le débardage d'un important volume de bois. Très tôt on m'a expliqué que la forêt morvandelle était autrefois exploitée sans coupes à blanc, par la technique du taillis fureté, et que les coupes à blanc étaient une pratique relativement récente liée à l'enrésinement de la forêt morvandelle.

## Gérer en détruisant

Comme bon nombre de Morvandiaux et Morvandelles, cette pratique m'a toujours choqué par sa brutalité : il est surprenant de vouloir gérer une forêt en la détruisant. Car raser tous les arbres d'une forêt en quelques jours est une méthode radicale, qui consiste quoi qu'on en dise, en une destruction d'un écosystème existant. Certes la coupe à blanc est généralement suivie d'une plantation, donc d'une reconstruction, mais elle fait bien passer l'écosystème forestier par une phase de disparition, temporaire

## La coupe rase ne devrait plus être la règle mais l'exception

dans le cas d'une plantation à l'identique, ou définitive dans le cas d'un changement d'essence, notamment dans le cas de l'enrésinement.

Je me suis toujours dit qu'il devait bien y avoir une autre façon de faire, une sylviculture sans coupes à blanc, qui s'appuie sur la régénération naturelle. Lorsque j'ai appris le métier de forestier, j'ai découvert qu'une telle sylviculture existait bel et bien : la futaie irrégulière, ou la futaie régulière par régénération naturelle progressive.

Je pense que dans un territoire classé « parc naturel régional », qui plus est situé en zone de montagne, c'est ce type de sylviculture qui devrait prévaloir. Mais on en est encore loin, et le débat entre ceux qui vivent de la production de bois et les autres est vif ! De plus en plus de forestiers sont convaincus pour de multiples raisons de l'intérêt d'une sylviculture sans coupes rases, mais un certain nombre considère que le droit de raser sa forêt fait partie du sacro-saint droit de propriété...

## Mais que fait le Parc ?

Depuis que je suis né j'entends ceci : « Mais que fait le Parc ? À quoi cela sert d'avoir un parc naturel régional si celui-ci n'est pas capable d'empêcher qu'on rase des forêts ? » Et la réponse est simple : il n'en a absolument pas le pouvoir !

Plus que jamais, la population presse les élus d'agir. C'est pour cela que le Parc a décidé de s'engager pour mieux réguler ces coupes et parvenir à renverser la situation actuelle : la coupe rase ne devrait plus être la règle mais l'exception.

Mais un tel projet a besoin de bases scientifiques et techniques solides. Aussi afin d'objectiver ce débat, j'ai souhaité saisir notre conseil scientifique. Le résultat est remarquable, je remercie vivement toutes celles et tous ceux qui y ont contribué ; on voit ici tout l'intérêt pour les parcs de disposer d'un conseil scientifique.

*Sylvain Mathieu, président du Parc naturel régional du Morvan*

Ce texte est l'éditorial du n° 13 (2021) des Cahiers scientifiques du PNR du Morvan, un ouvrage de 114 pages intitulé « Les Coupes à blanc en forêt. Une problématique d'actualité du Massif du Morvan ». Il est consultable en ligne : <https://fr.calameo.com/read/001010586a8c953909231>





# Une forêt de douglas peut être vivante, tout est affaire de gestion !

« Non aux coupes rases ! » Le slogan s'est affiché largement sur le Plateau ces derniers mois. Oui, mais... C'est Christian Beynel, ancien président du Groupement forestier du plateau de Millevaches, qui appelle à la nuance et prend la défense du douglas.

Il ne se passe pas une semaine sans que des tags fleurissent sur des piles de bois, voire sur des engins forestiers, dénonçant les coupes rases. Celles-ci sont certes spectaculaires. La puissance des abatteuses est telle que le paysage est modifié en quelques jours entraînant incompréhensions et surprises désagréables, notre quotidien visuel étant bouleversé. Et puis, vient assez rapidement une appropriation du nouveau paysage qui peut apporter de bonnes surprises : des vues renaissent nous permettant d'appréhender le relief, de découvrir des horizons oubliés ; des habitats se créent, les coupes rases constituant un refuge pour certains oiseaux nichant au sol ; très vite, la nature reprend ses droits et les buissons prolifèrent.

### Des erreurs qui se répercutent sur une longue période

Loin de moi, le projet de faire l'apologie de ces coupes mais laissez-moi simplement apporter quelques précisions, sans esprit de polémique. Notre forêt résineuse est récente à l'échelle de la forêt même si elle peut paraître à notre échelle humaine bien vieille. Globalement, elle date des années 1960-1970, période où la société paysanne traditionnelle a fortement reculé libérant de vastes espaces. Nos parents, ont été fortement encouragés à planter par les pouvoirs publics sans posséder de véritable culture forestière. L'implantation des essences a été dictée par les agents de l'administration qui, eux aussi, débutaient. Il était presque interdit de planter des douglas au-dessus de 700 mètres, les altitudes supérieures étant alors réservées à l'épicéa. Nous n'avions aucun conseil concernant les sols, la réserve en eau, la roche mère, l'orientation des versants, etc. Aussi, bien des erreurs ont été commises.

Celles-ci se répercutent sur une longue période. Dans bien des stations, nous sommes obligés de changer d'essences, d'autant que le climat se modifie à une vitesse qui nous dépasse. Ce qui faisait la force du pays de l'arbre et de l'eau est en train de perdre ses avantages, notre climat océanique dégradé étant marqué de plus en plus par des périodes de sécheresse d'été fortes condamnant les essences gourmandes en eau comme la famille des épicéas à racines traçantes ou le sapin Grandis. Les problèmes sanitaires deviennent récurrents : les épicéas sont par endroit scolytés, les Grandis et les sitkas dépérissent vers 40 ou 50 ans.

**« Il nous faut du temps pour changer nos pratiques. Espérons que le climat nous le donnera. »**



Coupe rase de chênes et de hêtres avec un ruisseau endommagé en contrebas.  
Hameau de Villemonteix à Saint-Setiers, 2020.

### Mélèzes et douglas, arbres écologiques

La coupe rase, tant décriée, est bien souvent la seule solution. La régénération naturelle ne peut être tentée que si les portes-graines sont de qualité et bien souvent si elle n'est

pas conduite avec d'innombrables précautions, elle produira des arbres branchus de faible qualité.

Il nous faut, dans bien des cas, repartir avec des essences nouvelles, chercher et multiplier les essais : cèdres, Nobilis, sapin de Bornmüller, thuya plicata (le

red cedar américain si recherché outre atlantique), tsuga, etc. Tout en n'oubliant pas les contraintes du marché qui imposent toujours un minimum de volume pour valoriser ces bois qui seront travaillés et un jour coupés. Là, il nous faudra trier les différents produits et l'unité est le semi-remorque, c'est-à-dire au moins 50 stères du même produit. En fait nous retombons toujours sur le douglas. Arbre magnifique, à racines pivotantes, capable de chercher l'eau en profondeur, se régénérant dans notre Limousin dont les caractéristiques climatiques et pédologiques ressemblent à celle de sa vaste aire d'origine. Certains craignent la monoculture de douglas. Rassurons-les : elle n'est pas inscrite dans la nature du Millevaches. Bien des stations lui sont interdites car il craint le gel de printemps et les sols hydromorphes. Un peu de variété ne fait pas de mal et nous

pouvons conserver dans les stations de bas de pente, riches en eau, les essences traditionnelles. Surtout, nous disposons d'une deuxième essence prometteuse, les mélèzes dont les variétés nous permettent un complément à nos douglas. Mélèzes et douglas sont des arbres que je qualifierais d'arbres écologiques, car leur duramen – le fameux bois rouge – permet de les utiliser sans traitement, ce qui est un énorme avantage dans un monde où la construction bois est une chance pour la fameuse transition écologique. Le douglas peut peut-être, sans rêver de reconstituer la forêt primitive du nord-ouest américain, nous permettre d'arriver à une forêt gérée sans coupe rase comme dans la forêt de Follins (Morvan). Cela suppose des cours supérieurs à ceux pratiqués en Limousin (ceux-ci ont inférieurs à ceux de l'Est de la France ou de l'Allemagne). Là, avec des arbres de qualité et d'un volume de plusieurs m3, nous pourrions pratiquer cette sylviculture arbre par arbre en régénération naturelle. Mais pour cela il nous faut du temps pour changer nos pratiques. Espérons que le climat nous le donnera.

Christian Beynel

### À propos des coupes rases de feuillus

Bien que les feuillus n'aient jamais été aussi nombreux sur le territoire du parc naturel régional que depuis le XIIIe siècle, siècle des grands défrichements et de la multiplication des essarts, ils méritent une réflexion approfondie. Nous ne sommes pas dans la même problématique que pour les résineux. Les feuillus, contrairement aux affirmations de Francis Hallé, ne sont pas dans leur grande majorité des plantations. À l'exception de la châtaigneraie limousine, l'homme a peu participé à leur création, se contentant d'accompagner cette forêt.

La vitesse de croissance des feuillus n'est pas comparable à celle des résineux. Nous avons essayé avec d'autres de mesurer la durée pour arriver à la forêt climax, c'est-à-dire la hêtraie à houx sur la Montagne limousine. Cette durée est fort variable, dépendant de la qualité du sol et de l'exposition. Elle varie, selon nos observations, d'un siècle à deux

siècles, ce qui dans un monde comme le nôtre est bien long. Plusieurs types de feuillus sont présents, variant selon l'altitude et la profondeur du sol. Les taillis de bouleaux, accompagnés de bourdaine et de quelques sylvestres, méritent d'être conservés, parfois pour des raisons paysagères ou écologiques (habitat d'espèces protégées), mais ils ont un faible intérêt dans la lutte contre le réchauffement climatique, ne fixant que deux ou trois tonnes de carbone par an, c'est-à-dire 7 ou 8 fois moins qu'une plantation de douglas qui aura l'immense avantage de produire du bois d'œuvre, indispensable pour la construction bois appelée à se développer pour des raisons écologiques. Aussi, leur suppression dans de nombreux cas est compréhensible.

Dans le cas des feuillus installés sur des sols assez riches, souvent en versant nord, dans des zones arrosées, surtout à des altitudes inférieures à 750 mètres, il est tout à fait possible et même souhaitable de les traiter différemment. Nous avons réalisé d'immenses progrès en la matière, nous progressons tous les jours, et voyons se multiplier les balivages,

prélude à la régénération naturelle. Ces tentatives sont handicapées par les faibles cours du bois d'œuvre du hêtre, marché fluctuant, dépendant de la demande chinoise. Il faut savoir attendre et la patience sera peut-être récompensée. La hausse des cours du douglas est un bon exemple. Et puis, il y a l'aspect paysager, sentimental, mycologique... Tout cela compte.

Mais hélas nous sommes dans un monde pressé. La dictature de l'immédiat nous tente. La forêt se joue sur le temps long, sur une ou deux générations au minimum pour les résineux, beaucoup plus pour les feuillus. Nous ne changerons pas de mode de gestion brutalement, nous sommes tributaires de l'existant, nous changerons par petites touches. Le grand problème est la vitesse du changement climatique : aurons-nous le temps de nous adapter ? Les feuillus résisteront-ils aux nouvelles conditions ?

Christian Beynel



## De la Vienne à la Vire

La Vire

En juin dernier, lors de l'enquête sur l'eau dans le chevelu de la Vienne (voir IPNS n°76), un débat a opposé en bordure de la Vienne partisans et opposants à l'éventuel projet d'installation de micro-centrales électriques sur d'anciens seuils de la rivière. Suite à cela nous avons reçu le témoignage suivant qui, relatant un épisode connexe sur une autre rivière (la Vire en Normandie), nous invite à être prudent sur des projets a priori séduisants mais qui, à terme, peuvent être néfastes.

J'apprends, il y a peu, qu'un projet de création de seuils et de micro-centrales électriques est actuellement en cours autour d'Eymoutiers. Les intentions des porteurs de projets sont on ne peut plus politiquement correctes : concertation avec les habitants, retrouver une cohérence et une souveraineté de production énergétique à un niveau local, plus « propre », plus « sain ». Le tout pour trouver une place dans le désastre écologique en cours, trouver une voie de sortie, une projection.

### Une micro-centrale sur la Vire

J'ai habité deux ans dans une autre vallée, en Normandie : la vallée de la Vire. Mes parents y avaient acheté une maison éclusière. L'écluse servait à l'alimentation d'une micro-centrale du type de celle que les porteurs de projet d'Eymoutiers voudraient voir créer dans le cours de la Vienne : une toute petite centrale, toute mimi. Cette centrale avait été construite au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le cours du déploiement de la production électrique nécessité par les progrès de la III<sup>e</sup> République. Elle s'était implantée sur un seuil existant, qui avait eu pour fonction auparavant de rendre la rivière navigable. Dans les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle, les relevés d'ensablement dans les marais du Cotentin et du Bessin, en aval de la Vire, montrent que l'ensablement est en partie dû au manque de débit de la rivière, en partie causé par les retenues effectuées pour alimenter 7 micro-centrales électriques. On ne parle pas là d'aménagements monstrueux. La centrale elle-même fait 45 m<sup>2</sup>, le canal d'amenée 300 m et le canal de sortie 150 m. L'aménagement est donc léger. Toutefois, il est multiplié par les 7 centrales similaires présentes sur un segment d'une trentaine de kilomètres. Il est donc un des facteurs qui occasionne la sédimentation des marais et leur asphyxie lente, avec pour perspective certaine la mort d'un écosystème riche.

### Supprimer la centrale pour rendre la Vire à son cours naturel

La décision est donc prise de « rendre à la Vire son cours naturel ». Un des arguments en faveur de ce projet est également que les saumons, autrefois pléthoriques (il y a 70 ans environ, puisque mon voisin de l'époque ne pouvait plus voir un saumon en peinture, gavé qu'il en avait été dans son enfance), ont disparu aujourd'hui du cours de la Vire. Disparition occasionnée non seulement à cause de leur sur-pêche dans la Manche dans laquelle débouchent les marais et, en

amont, la Vire, mais également à cause de l'ensablement qui rend le cours d'eau impraticable pour leur espèce, de la baisse du débit de la rivière, qui la rend moins attractive à la remontée (les saumons ont besoin d'un courant fort pour se reproduire), et, enfin, à cause de l'inefficacité des « échelles à saumons » installées dans les retenues, dont l'une devant ma maison, mal conçue et par conséquent impraticable pour les saumons.

Ce qui est intéressant est ce qui se passe ensuite. Pour « rendre à la Vire son cours naturel », des porteurs de projet, avec les mêmes belles intentions que ceux d'Eymoutiers, forment un projet de design écologique pour « réparer », « reconstituer », « restaurer » ce cours d'eau. Il s'agit non seulement d'abattre la retenue d'eau, mais également de combler le canal d'amenée et d'araser le canal de sortie – en récupérant la terre alors extraite pour, précisément, remblayer le canal d'amenée. Le canal d'amenée, inutilisé depuis longtemps lors de notre entrée dans les lieux, est bordé par une haie d'aulnes noirs dense et touffue. Par conséquent, son eau est stagnante, ce qui est propice aux reproductions, propice également à la vie de batraciens : une mare, par conséquent, de 300 m de long, sur 7 m de large et 6 de profondeur. Un étang pour ainsi dire. Le canal de sortie est une zone de la même teneur. Un système de débordement d'un des canaux dans l'autre maintient un courant faible qui empêche l'asphyxie des deux étangs ainsi formés, qu'habite une riche vie végétale et animale : pas de signe d'asphyxie après 4 ans d'inactivité, ni de l'un ni de l'autre étang.

### Un chantier qui est un véritable cataclysme écologique

Les travaux sont donc effectués au plus chaud de l'été 2019. Des semi-remorques de terre, des bulldozers et des tractopelles effectuent leur oeuvre de mort devant la maison, et nous sommes aux premières loges pour observer un véritable cataclysme écologique. Bernard, notre voisin paysan, que les écologistes de France Nature Environnement avaient échaudé avec leur projet, leur donne une leçon d'écologie en mentionnant la destruction du lieu de vie naturelle d'une espèce rare de grenouille. Qu'à cela ne tienne, les porteurs de projet ont pensé à tout ! Deux mares seront créées en aval de l'ancien seuil, à l'endroit du canal de sortie, qui formait donc « originellement » (c'est-à-dire quand nous sommes arrivés) une mare courante de 150 m de long. Nous passons l'été à nous désoler de ce ravage avec les

voisins. Mon père, une personne fragile, pas facile, au coeur des préparatifs de cette apocalypse, a eu la bonne idée de se pendre dans l'ancienne centrale, alors démantelée, un an auparavant. On apprend, entre autres, lors de ce démantèlement, que la turbine est conservée pour être « redéployée » dans le centre de la France, sur un affluent de la Loire. La poussière vole tout l'été. Les limons de la rivière, tassés par le passage des engins, terres légères, s'envolent et tourbillonnent en tous sens, et nos émotions avec eux. L'air est parfois irrespirable. Je construisais une grange pour cette maison cet été là. J'utilisais de vieux bois stockés depuis des lustres par mon grand-père, des vieux chênes de haie, tordus. Je travaillais à ma manière, sans outils électriques, avec des méthodes d'un autre temps, sans bruit, sans plans, mais avec savoir-faire. Je portais un masque antipous-



La Maulde



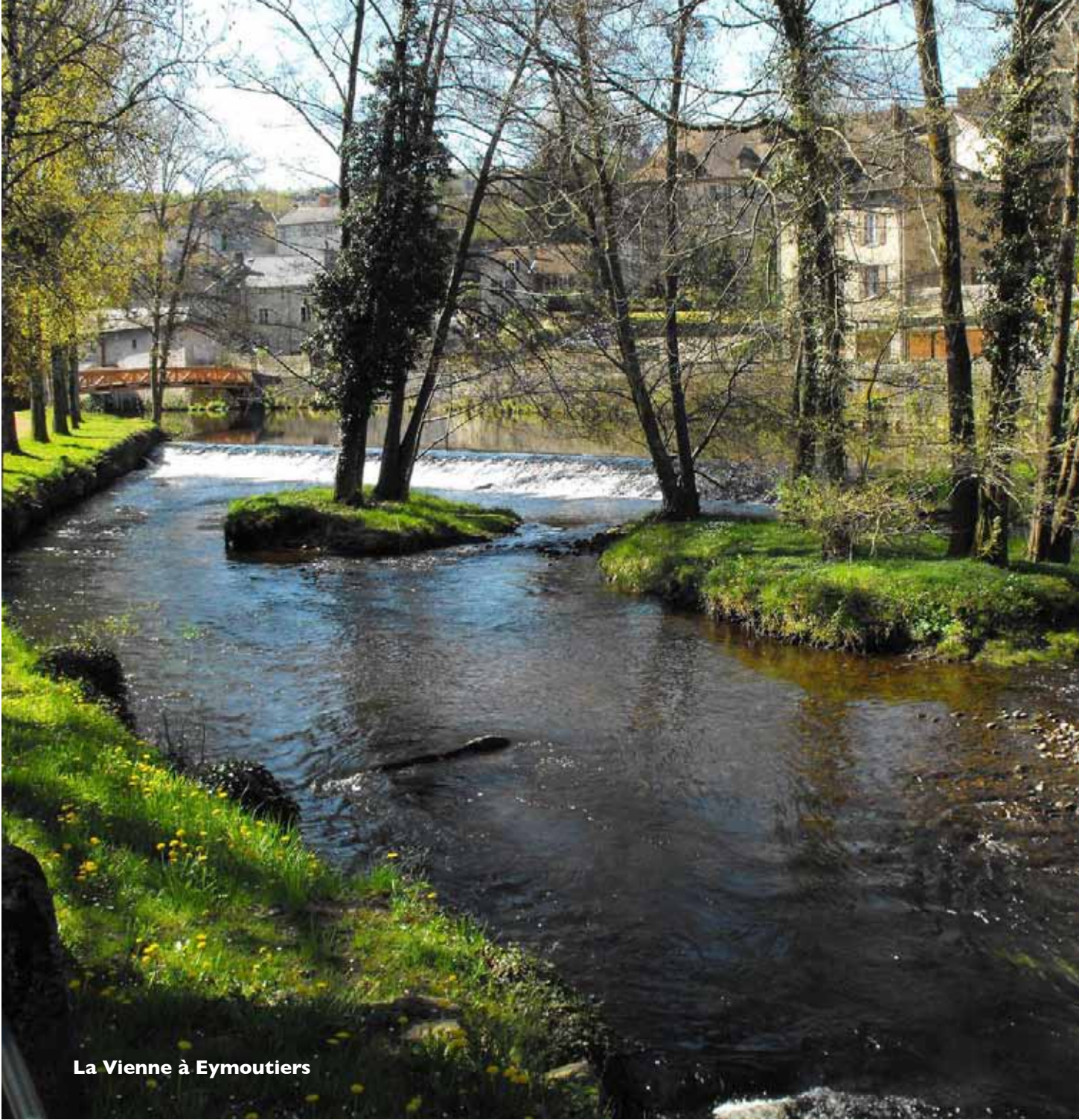
sière et essayait de me concentrer au milieu du vacarme de ce qui me semblait alors une plaine aride, venteuse et poussièreuse de l'Arizona. Les limons ne suffisent pas, alors les entrepreneurs en travaux publics, ces poètes, importent des terres « végétales » issus d'excavations plus ou moins lointaines, d'un peu partout en fait, et beaucoup d'une carrière de schiste en amont. Ils comblent, ils retournent, ils tassent, ils excavent ici pour reboucher là. À l'image de nous-mêmes, pauvres humains bien en peine d'imaginer autre chose que de chier là et d'enterrer nos merdes ailleurs, pour que ça sente moins mauvais pour nous, mais toujours autant pour d'autres. C'est ça, la merveilleuse communauté de l'espèce homo sapiens !

**La Vire est devenue un filet d'eau**

La terre devient tout à fait stérile. L'armoise envahit tout. J'adore l'armoise, ma fille porte son nom en l'honneur de cette vaillante et utile plante pionnière, pas difficile en conditions, qui se nourrit de peu pour soigner beaucoup : un paradigme de ce que devrait être notre époque. Néanmoins, l'armoise est aussi un indicateur d'une terre très pauvre quand elle est présente en grandes quantités. Dans le même temps, moitié moins de pêcheurs fréquentent les trois hectares que nous possédons et qui longent la rivière : en été, période de pêche, la Vire est réduite à un filet d'eau rare où le poisson se fait prudent, voire absent. Dans le même temps, en discutant avec les moniteurs du club de kayak, à quelques kilomètres en aval, eux aussi me font part de leur désarroi. Dieu sait que je n'appréciais pas particulièrement les touristes qui hurlaient en prenant la descente de canoë aménagée dans la retenue d'eau pour pouvoir glisser et se faire une petite frayeur bon enfant. Mais pour eux, la destruction de ces lieux sera le signe de la fin de leur activité : en saison pleine, la Vire a désormais à peine assez d'eau pour un canoë de front, et pas assez de profondeur pour un canoë chargé de deux adultes. Il reste l'hiver à ces amoureux de la pagaie, plaisirs solitaires qu'ils ne seront plus en mesure de partager avec le voyageur de passage... Et moi, je me prends à regretter les manifestations certes bruyantes, mais joyeuses, de mes congénères touristes. En aval de la centrale désaffectée, dont le bâtiment constitue désormais mon atelier, les deux mares sont un échec cuisant, l'entreprise de travaux publics, tellement poète qu'elle ne sait même pas respecter le mètre de sa poésie (le plan de niveau), a creusé 1,5 m trop bas sur 3000 m². Les mares se retrouvent donc sous le niveau de l'eau tout l'hiver. Elle disparaissent donc rapidement, arasées et sédimentées par le cours hivernal de la Vire. On n'entend plus le chant des grenouilles. Ainsi meurt la vision bucolique qui s'offrait au voyageur sur le Pont de la Roque, dans un cul-de sac grandiose. Les seuls qui habitent encore les prés dévastés, ce sont Ginette, Bernard et leurs vaches, qui refusent le jonc, mais se nourrissent du peu d'herbe qui arrive à traverser la couche de limon comprimé. Espérons qu'elles sauront fertiliser à nouveau cette friche. En elles résident notre espoir.

**Complice du « mix énergétique » nucléaire**

Voilà le portrait de ce qui se passera dans cent ans, du côté d'Eymoutiers, dans la Vienne. Dans cent ans je ne serai plus, je l'espère (il existe encore des terriens qui n'ont pas peur de la mort, qui n'est qu'un moment de la vie). Ma fille elle-même, cette petite armoise, aura certainement disparu. Si elle a des enfants, et si le projet calamiteux de la mairie voit le jour, j'espère que ces jeunes, que j'espère également fous, sauront utiliser tous les moyens nécessaires pour stopper les machines, les enrayer, les détruire enfin tout à fait. Car mieux vaudra, alors, des seuils et un cours de rivière qui aura appris à devenir nouveau sous notre horrible contrainte, à un nouveau désastre qui sera alors motivé par l'ensablement de la Loire. Depuis que je suis petit, j'entends parler de l'asphyxie progressive de la Loire par le sable, dont est responsable le seul vrai projet d'énergie "écologique" en France : la proprette « filière nucléaire ». Les bévues locales d'Eymoutiers se révéleront dans cent ans pour ce qu'elles sont aujourd'hui : la caution locale, démocratique et renouvelable du Grand Projet National, secret défense et extractiviste – le nucléaire français. On ne plante aujourd'hui des micro-centrales que pour pouvoir argumenter que le « mix énergétique » se tourne vers le renouvelable, tout en augmentant toujours la capacité de charge nucléaire dudit mix. Les cours d'eau ne sont pas comme nous : il acceptent l'adversité, ils intègrent la mort, les rochers trop durs à casser, alors que nous cassons des cailloux pour y trouver de quoi brûler dans les réacteurs, pour finalement empoisonner notre planète pour « seulement » 1 million d'années... Les rivières et les fleuves trouveront donc d'autres moyens de couler si nous les contraignons à le faire. Mais je me rappelle toujours cette parole d'une zoologue qui travaille sur l'appréciation de la musique par les oiseaux. Selon elle, les oiseaux préfèrent la musique classique au rap (même si elle



ne s'est peut-être pas questionnée sur le biais interprétatif induit peut-être par ses propres goûts musicaux, reflet de sa classe d'appartenance). Mais, selon elle, ce qu'ils préfèrent à toute autre musique, c'est le silence. Ce que préfère la terre, c'est notre participation silencieuse à ses mouvements, plutôt que notre mise en mouvement cacophonique.

**Le leurre du « local »**

C'est tout le leurre du « local » : on déploie localement, dans l'ignorance totale, volontaire et construite, des projets qui ont déjà échoué lamentablement ailleurs. Le local, l'autochtonie, est aussi l'excuse de l'ignorance. À trop regarder près de chez soi, à trop bien y connaître, on ignore toujours trop bien ce qui se passe ailleurs. Et c'est ainsi que fonctionne le colonialisme capitaliste : quand les oppositions se font trop sentir dans une de ses sphères, alors il ruine la sphère, et il ouvre un nouveau front pionnier ailleurs. Ce n'est pas parce que la surface terrestre est connue dans son ensemble que les fronts manquent à cette guerre sans relâche faite au vivant et aux terriens par le capitalisme de mort. Dans les années 1970, les ouvriers et ouvrières, trop bien organisés, ou désorganisés, selon les tendances, font trop de bruit dans les rues émeutières, sous les enseignes de la révolution, partout en Europe. Le capital part alors produire ailleurs, ouvrir de nouveaux fronts de production dans d'autres parties du globe, plus pauvres, où on ne l'ouvre pas. Aujourd'hui, parce que beaucoup de terriens, je veux dire : des homo sapiens conscients de la crise écologique que nous habitons, naissent en Occident, le capitalisme part extraire ses saloperies ailleurs et polluer d'autres sols, dans d'autres colonies. Mais il a trouvé, en Occident même, une meilleure stratégie encore : le capitalisme industriel « de proximité », auquel chacun peut participer dans la joie ineffable de la démocratie participative concertée par le biais de la communication non violente ayant pour but l'établissement gentil d'un consensus : que tout change, pour que rien ne change! C'était encore il y a peu l'excuse des grosses boîtes industrielles d'éoliennes, jusqu'à ce que tout le monde comprenne la blague.

**Contre l'« idéologie électrique »**

Les profits, tant énergétiques, culturels, sociaux, que finan-

ciers, iront toujours dans les mêmes poches. Et même si elles allaient dans des poches locales, ce ne serait pas dans celle de la communauté, car la communauté n'a pas de poches : elle n'a que des mains ouvertes. Elles iraient dans les poches des accapareurs locaux, ceux dont on pourrait croire qu'ils vivent parmi nous, mais s'en fichent bien, de la communauté. C'est le pharmacien normand de M<sup>me</sup> Bovary. La question n'est pas de produire de la musique plus belle, plus en accord avec la conception que nous autres humains, gavés d'absurdités par la science et ses prêtres, nous faisons de l'oreille des perruches emprisonnées contre leur gré. La question n'est pas de produire différemment de l'électricité, car la question n'est pas de participer au remplacement de la civilisation du carbone pétrolière par la civilisation de l'électricité nucléifère. La question est de refuser, dès maintenant, partout, le déploiement de l'idéologie électrique comme la continuation de l'idéologie pétrolière. La question est de refuser l'électricité et le pétrole, en trouvant la seule énergie dont nous disposons vraiment en propre, celle de nos bras, de nos jambes, de nos têtes et de nos langues, de nos coeurs. En inventant cette énergie que nous avons toujours cherché à fuir en inventant l'esclavage des animaux, l'esclavage des humains, l'esclavage des minerais et des hydrocarbures. En trouvant une manière de vivre en utilisant notre énergie propre, de manière concertée, de manière répartie équitablement entre les membres de la communauté. Et en écoutant ceux qui ne veulent pas voir le Limousin devenir un front pionnier du micro-capitalisme prédateur et colonial. Tant que nous n'aurons pas compris que notre rôle, terriens, aujourd'hui, n'est pas d'imaginer un autre aménagement pour le désastre, mais d'apprendre à nous taire, à ne pas faire de barrages, ne pas produire plus, alors il y aura des enfants et des petits enfants de tous âges pour saboter les projets des maudits porteurs de projets, pour faire barrage, non plus aux rivières, mais au seul véritable ravageur terrestre : le satané humain en chacun de nous.

Arthur Virage



# Les tribulations d'une urbaine en voie de désurbanisation

Les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 octobre derniers se sont déroulés à Nedde, les états généraux du post-urbain, un séminaire d'échanges et de débats qui défend l'impératif d'un exode urbain devenu indispensable pour résoudre les problèmes majeurs, et pas seulement écologiques, qui se posent à notre société. Près de 150 participants venus de toute la France étaient là. Parmi eux, Fanny Ehl, doctorante en géographie et parisienne, y est venue... à vélo ! Non pour la prouesse sportive de faire 560 km en pédalant pendant 6 jours, mais pour répondre individuellement aux questions posées collectivement par les états généraux du post-urbain. Voici son récit.

J-4. Paris-Lyon, 392 kilomètres à vol d'oiseau, deux heures et six minutes. Plus que quatre jours avant de partir à vélo direction Nedde dans l'objectif de rejoindre les États-Généraux du Post-Urbain.

## Avant

Me voilà dans le TGV lancé à toute vitesse pour me rendre à Lyon. D'ici, les paysages défilent et se métamorphosent brusquement, sans transition, sous l'élan vif du TGV symbolisant l'indiscutable prouesse de la vitesse, les voies ferrées coupant quant à elles les champs et prairies comme si rien d'autre n'avait d'importance que l'intensité de la rapidité, la hâte d'arriver à destination. La date de mon départ à vélo approche, au moins bien aussi vite que ce train. Assise confortablement, observant les différents panoramas que m'offre le TGV, je sens l'angoisse et la frustration me gagner tout comme grandit en moi l'espoir secret d'arriver à Nedde, seule et par mes propres moyens, mes propres capacités, mes compétences et ma détermination ; ne comptant que sur l'effort physique et niant en bloc l'existence des TER ou de tout autre véhicule motorisé afin d'affirmer un engagement fort à l'égard de nos modes de vie actuels, énergivores en tout point.

Malgré ce déterminisme à toute épreuve, l'attente se crée de toute part tandis que la peur continue de m'envahir. Je redoute la solitude et la pluie. J'ai peur des temps longs et des nuits courtes. Des silences perpétuels et continus. De décevoir en échouant, sans arriver à bout de ce que je nomme maladroitement « périple », long de six jours. Des angoisses et des angoisses, jour et nuit. Car jusqu'à présent, jamais je n'ai fait l'expérience d'être seule ainsi dans la durée face à l'épreuve physique et morale. La peur équivaut, je le crois, au degré d'urbanité qui me caractérise. J'ai 28 ans, j'habite Paris depuis presque toujours. Je réside dans un studio de 19 m<sup>2</sup>, plutôt commode pour un petit appartement parisien. C'est ici que je trouve refuge. De fait, impossible d'échapper à l'angoisse de l'inconnu, de l'imprévu et de l'imprévisible, et, disons-le, au manque de confort auquel je suis aveuglément habituée.

## 560 km à vélo

À l'évidence, l'ambition de cette traversée était de partir avec ce qui m'était utile, nécessaire et indispensable dans l'objectif de questionner mes besoins primaires et secondaires, la notion de confort et le mode de vie urbain qui me caractérise, tout en faisant l'expérience d'une forme de privation partielle, m'incitant à me concentrer sur l'essentiel de cette traversée à savoir : me déplacer, m'alimenter correctement pour avancer, dormir suffisamment pour continuer. Bien que temporaire, le bouleversement de mes habitudes ainsi que de ma manière de vivre quotidiennement représente une véritable étape spirituelle et parfaitement conscientisée par le simple fait que mon corps semble grippé à la machine métropolitaine. La préparation en amont de cette traversée tant redoutée me permit d'alléger certaines angoisses, particulièrement sur la projection des différentes étapes constituant ma traversée. Mon itinéraire fut donc établi sous les précieux conseils de deux de mes amis cyclistes. Pour afficher distinctement l'engagement et les motivations de cette action, une plaque en bois peinte à la main était fixée au cadre du vélo. Le recto portait la mention : « Urbaine en voie de désurbanisation », à son verso : « Paris - Nedde, 560 km à vélo ». Afin de documenter cette traversée, un support pour ma caméra était accroché à mon guidon. Enfin, deux sacoches contenant le reste de mes affaires et provisions reposaient sur mon porte-bagage. Malgré les conseils de nombreux cyclistes qui me faisaient part de la monotonie des routes au départ de Paris, de la diffi-

**S'affranchir à tout jamais des mobilités idéologiquement métropolitaines peut-il être une forme de désurbanisation partielle et individuelle ?**



culté à traverser les banlieues et autoroutes par l'agressivité générale des automobilistes, l'acte de quitter la métropole m'a semblé absolument indispensable dans le discours que je souhaitais porter à bras le corps et véhiculer à travers cette traversée.

Partir de « chez moi », quitter la ville dans laquelle je vis et que j'aime puisque j'y suis justement « chez moi », mais que je rejette pour toute l'idéologie métropolitaine à laquelle elle renvoie, mon studio comme point de départ ; et m'en éloigner davantage chaque jour pour atteindre mon point de destination situé à plus de 560 kilomètres de « chez moi » et par mes propres capacités : voilà la puissance de cet acte.

## Une sortie métropolitaine, radicale et douce

Totalement consciente de la possible absurdité que peut représenter cette traversée aux yeux de nombreuses personnes déconnectées des réalités écologiques actuelles, cette action invite tout un chacun, individuellement, à se poser la question des possibilités et des moyens pour une sortie métropolitaine, radicale ou douce, idéologique ou située, en mouvement ou statique, selon ses propres ressources et ses propres capacités, sa propre réalité et situation de vie. Cette traversée suppose une remise en question de son confort personnel et individuel pour aller dans le sens d'un confort, certes moindre, mais collectif et partagé. Elle invite également à s'interroger sur ses propres besoins vitaux ou non-vitaux, sur les nécessités primaires et secondaires. En somme, que sommes-nous capables de faire individuellement pour sortir de l'impasse dans laquelle nous sommes collectivement ? De quelles façons pouvons-nous bousculer nos habitudes et nos manières de vivre parfaitement individualisées pour un devenir commun ? Pédaler pendant plusieurs jours pour se rendre à un séminaire de recherche, épuiser les ressources de son corps pour ne plus épuiser les ressources naturelles et se mettre parfois en danger, est-ce véritablement faisable et possible quotidiennement ? Puis-je changer radicalement mes habitudes et accepter d'effectuer tous mes futurs trajets à vélo pour me rendre où que ce soit en France ? Est-ce véritablement possible et réalisable ? Est-ce que cela a du sens ? S'affranchir à tout jamais des mobilités idéologiquement métropolitaines peut-il être une forme de désurbanisation partielle et individuelle ?

## Après

Aujourd'hui, quelques mois se sont écoulés depuis ma traversée. Je constate comme on me l'a tant répété qu'il y a effectivement « un avant », et « un après ». Désormais, les angoisses ont disparu, ma confiance personnelle a grandi. Plus concrètement, je peux affirmer que j'ai les capacités physiques pour me rendre à Nedde, seule, par ma propre autonomie de déplacement, malgré quelques difficultés techniques rencontrées lors du trajet. Mais ce que je peux



désormais pleinement attester est le fait de me sentir indéniablement éloignée d'un environnement de vie sain et primaire, et je dirais même naturel et vivant. Le rapport au sol, aux reliefs, à ce qui est en mouvement, vivant, à ce qui est présent, physique et palpable comme le contact du vent sur la peau, celui de l'air chaud ou de la pluie dégoulinant sur le visage, l'humidité sur les vêtements pourtant imperméables, la brume scintillant le matin, le brouillard voilant le soleil, ses rayons perçants sous les épais nuages... cette énumération, probablement sentimentale et romancée, est bien ce à quoi j'ai été confrontée chaque jour en pédalant sur mon vélo. Assurément courte et temporaire, cette déconnexion radicale du milieu métropolitain, très certainement arrachée de mes habitudes de vie et projections quotidiennes, semble avoir véritablement remis en perspective la relation de mon corps aux éléments météorologiques, mais également aux milieux de vie que j'ai traversés en suivant les nombreux cours d'eau que j'ai croisés sur ma route. Avoir longé la Loire pendant plusieurs centaines de kilomètres au rythme infailliblement lent de mes jambes m'a sensibilisé à son immensité. Elle me touche désormais, elle attise ma curiosité par son étendue, le silence à chaque instant dominant malgré le chant des oiseaux majestueux que je n'ai pas su identifier, me donnant l'impression de m'élancer maladroitement sur des pistes qui étaient les leurs. Perchée sur mon vélo claquant entre chaque coup de pédale, j'eus le sentiment de déranger malgré toute l'humilité que j'avais emportée avec moi. Pourtant, je n'adoptais qu'une position d'observatrice. Je ne faisais là que passer, empruntant modestement les vélo-routes et voies vertes s'offrant gracieusement à moi.

## Aller vers des communs

Mon arrivée à Faux-la-Montagne restera l'un des moments marquants : j'avais atteint le point le plus haut, gravi les plus hauts dénivelés, et le spectacle du lac me laissa sans voix, avant même de retrouver ma respiration. Pour répondre aux questions posées, je peux dire que tout ceci a du sens, que cette traversée m'a éveillée et m'a profondément changée. Je crois que pédaler pendant plusieurs jours pour se rendre à un séminaire de recherche consacré à l'idée du Post-Urbain n'est pas une absurdité. Je crois également qu'épuiser les ressources de son corps et ne plus épuiser les ressources naturelles est le chemin vers lequel nous devons aller selon nos possibilités individuelles et collectives. Je crois qu'il est possible de s'affranchir des mobilités idéologiquement métropolitaines à condition de quitter complètement le mode de vie métropolitain et capitaliste dans lequel nous vivons globalement toutes et tous aujourd'hui. Cette traversée a été et restera un cheminement personnel et individuel. En ce sens, j'espère qu'elle éveillera en chacun de celles et ceux qui la découvriront le désir de questionner ses propres besoins et ressources individuelles pour aller vers des communs collectifs et partagés.

Fanny Ehl





# Résistance, rébellion, autonomie : « Si Podemos ! »

Du 15 au 21 octobre, deux groupes zapatistes « d'écoute et de parole » se sont arrêtés sur la Montagne limousine pour échanger avec des habitant.e.s du territoire, avec différents collectifs et avec le Syndicat de la Montagne limousine. L'occasion d'éprouver la singularité de nos histoires et de nos mémoires, l'universalité de notre condition et de notre lutte. Retour sur une visite attendue depuis plusieurs mois (voir IPNS n°75).

« Face aux murs et aux frontières, notre navigation collective. Face au grand capital, un champ en commun. Face à la destruction de la planète, une montagne naviguant au petit matin. Nous sommes zapatistes, porteur.e.s du virus de la résistance et de la rébellion. ».

C'est ainsi qu'en octobre 2020, l'EZLN annonçait un voyage à la rencontre des peuples du monde. Les complications et intimidations des bureaucraties mexicaines comme européennes n'auront pas eu raison de la volonté zapatiste : une délégation de l'EZLN a parcouru l'Europe d'en bas à gauche pendant 3 mois. La Montagne limousine était sur son chemin.

### Une armée oui, mais une armée révolutionnaire

Un choc tout d'abord à la rencontre d'une organisation aussi forte et structurée que l'EZLN. EZLN pour *Ejército Nacional de Liberación Nacional*, Armée Zapatiste de Libération Nationale.

C'est bel et bien le détachement d'une organisation politico-militaire qui a traversé la Montagne limousine. Avec ses uniformes (T-shirts sérigraphiés de l'organisation), ses écussons, sa hiérarchie, sa discipline, son récit historique officiel, le vocabulaire employé depuis l'automne 2020 (« invasion », « escadron », etc). Une armée oui, mais une armée révolutionnaire, au sein de laquelle toutes et tous sont compañeros et compañeras, toutes et tous sont animés par une même volonté et un même idéal, celui d'une transformation radicale du monde qui requiert un combat en tous lieux et en tous temps.

Une structuration impressionnante et fascinante. Effrayante pour certains qui, au nom d'une certaine liberté, se méfient de toute formalisation ou structuration des groupes politiques, rejettent l'institution toujours forcément « centralisatrice », et choisissent de se retrouver sur la base d'affinités et de singularités.

Des positions et des critiques à mettre en rapport avec nos réalités (et peut-être avec nos perspectives ?) : l'EZLN assume l'organisation et la sécurité matérielles d'un territoire grand comme la Belgique avec des exigences démocratiques fortes et doit se défendre contre les attaques meurtrières incessantes de l'État mexicain et des compagnies capitalistes, des tâches difficilement tenables en groupes affinitaires...

### « Oui, nous pouvons »

Nos réalités en effet sont très éloignées : au Chiapas, l'État mexicain n'inspire aucune confiance puisqu'on n'en connaît que bureaucratie, corruption et arbitraire, la notion même de « services publics » y est tout à fait absente et les communautés zapatistes ne perçoivent pas le moindre peso de l'État, elles pourvoient par elles mêmes aux nécessités de soin, d'éducation et de justice et sont également largement autonomes en nourriture. En France, c'est l'État Providence qui règne et prétend subvenir à tous les besoins des citoyens : assurance santé, chômage, retraite, éducation... Une Sécurité sociale héritée des luttes ouvrières au sein desquelles se sont affrontés pendant un siècle deux grands courants : les réformistes estimant que les gains de droits (syndicaux, salariaux...) renforçaient le mouvement ouvrier, et les révolutionnaires qui pensaient que ces droits permettaient aux capitalistes de s'adapter et affaiblissaient la puissance insurrectionnelle des masses populaires. Les échanges avec les compas ont amèrement souligné le bilan politique des victoires réformistes : là où les protections sociales de l'État sont fortes, l'auto-organisation populaire s'avère bien difficile... À l'heure où ces protections tendent à disparaître, à nous de transformer cette perte en opportunité : quand l'État social s'en va, ne lui demandons pas systématiquement de rester, profitons en plutôt pour tenter l'autonomie ! Car, « Si podemos ». « Oui, nous pouvons ». C'est l'un des mots d'ordre des zapatistes, ils l'affirment et le démontrent, faisons leur confiance ! Oui, nous pouvons décider par nous mêmes de nos besoins et y subvenir, nous former, nous soigner, pratiquer les arts et les sciences, défendre la « Tierra Madre », travailler collectivement cette terre nourricière puisque l'autonomie alimentaire est primordiale à toute construction d'autonomie politique territoriale. Oui, nous pouvons nous rebeller, nous organiser, écouter, discuter, et choisir des formes politiques qui nous semblent justes.

### Le point de vue des femmes

« Si podemos », ce fut aussi la parole portée par les compañeras, en tant que zapatistes et en tant que femmes. Lors d'une journée en non-mixité, une cinquantaine de femmes de la région ont pu échanger avec elles, et surtout écouter leur récit, le récit de la lutte zapatiste depuis ses origines spécifiquement du point de vue des femmes. Au delà de nos différences culturelles et historiques nous avons réalisé que

nous rencontrons des difficultés similaires : difficultés pour les hommes de laisser les femmes participer aux responsabilités politiques, difficultés pour les femmes de prendre confiance en elles, d'assumer ces tâches et de s'engager hors des domaines qui leur sont traditionnellement dévolus (santé, éducation). « Si podemos » : nous, femmes, pouvons participer à la lutte politique, personne ne le fera à notre place. Afin de favoriser une évolution vertueuse, les zapatistes ont choisi d'instaurer la parité à tous les niveaux de l'organisation (local, municipal, zonal) et dans tous les domaines d'activités. Les réalités qui semblaient naturelles et immuables ont déjà commencé à changer.

### Souffrances

D'autres moments des rencontres ont mis en lumière nos différences, comme celui qui a réuni les compas et des membres du groupe psy-psy qui accompagne et soutient des personnes en souffrance psychique. Les situations de détresse - perte du sens de l'existence, sentiment de solitude et d'isolement, incapacité douloureuse à répondre aux injonctions d'épanouissement et de bien-être - , sont ici bien souvent vécues individuellement et leurs causes recherchées dans les histoires personnelles et familiales. En découvrant ces situations, c'est l'incompréhension qui dominait chez les compas : si la souffrance existe aussi là-bas (et de manière bien plus ardente avec les enlèvements et assassinats), elle n'est pas tant psychologisée et les traumatismes sont portés par l'ensemble de la communauté, du mouvement, ils sont une part du commun. La souffrance n'est ni tue ni honteuse : conséquence de l'injustice, elle est considérée comme le fondement de la révolte et de l'insurrection. Si la lutte révolutionnaire n'efface pas les souffrances personnelles, il semble qu'elle sache les transcender et les sublimer... En commençant le récit de l'histoire zapatiste, avec son premier chapitre intitulé « le temps des fincas », (ces grands domaines agricoles de type colonial), l'une des compañeras s'est avancée pour annoncer qu'elle allait parler de leurs aïeules, et raconter « comment elles ont vécu, c'est-à-dire comment elles ont souffert ». C'est peut-être en cela, la souffrance, que réside l'universalité de la condition humaine dans le monde capitaliste. Peut-être gagnerions nous à la reconnaître comme une base commune, un terreau nourricier pour la résistance et la rébellion.



# Laissez-vous raconter le Limousin en

Beaucoup de romanciers limousins se sont essayés au genre du roman historique comme Christian Signol (*Les Amandiers fleurissaient*) à mieux découvrir ce genre particulier. Le premier, Daniel Couégnas, nous en propose une approche plus littéraire. Le second, Mich

## Qu'appelle-t-on « roman historique » ?

L'expression peut-être perçue comme un oxymore, puisque le terme « roman » renvoie à la notion de fiction, tandis que l'Histoire est tentative de se rapprocher de la vérité objective du passé ! Le roman historique, ce sont des histoires (« h » minuscule) dans l'Histoire...

### Trois temporalités

On peut discuter la validité de cette étiquette de « roman historique ». Tout roman (œuvre de fiction longue de plusieurs centaines de pages) n'est-il pas « historique » par un contenu qui s'éloigne de l'époque et du vécu du lecteur à mesure que le temps passe ? Envisagée sous un angle aussi général et englobant, la notion perdrait tout sens et toute valeur heuristique. De ce fait, les spécialistes de l'histoire littéraire et des formes romanesques s'accordent le plus souvent pour parler de « roman historique » dans un sens plus restreint. Dans cette seconde acception, l'écriture et la lecture des œuvres envisagées se construisent autour de trois temporalités : celle des personnages du passé, historiques ou pas, mis en scène par le romancier, celle de ce dernier, forcément décalée dans le temps, celle du lecteur. Ainsi, le roman historique pourrait se définir de la manière la plus simple possible comme une œuvre dont l'auteur n'a pas vécu à la même époque que ses personnages. Sous cet angle, et c'est un cas-limite, on s'accorde généralement pour classer parmi les romans historiques *Les Chouans* ou *La Bretagne en 1799* (1829) de Balzac (1799-1850), alors que *Le Père Goriot* (1835), dont l'action commence en 1819, fait partie des « Études de mœurs » qui procèdent d'une observation directe par l'auteur de ses concitoyens et de la société de son temps, celle de la Restauration.

### Un passé souvent plus rêvé que réel

En Europe, la vogue du roman historique naît avec l'écrivain écossais Walter Scott (1771-1832). Amateur d'objets et de livres du passé (c'est le sens du terme « antiquaire » au début du XIX<sup>e</sup> siècle), Scott écrit des romans dont l'action se déroule au début du XVIII<sup>e</sup> siècle lors des conflits entre Angleterre et Écosse (*Waverley*, 1814), puis d'autres dans un cadre médiéval : *Ivanhoe* (1820), *Quentin Durward* (1823). Il essaie de donner au lecteur une reconstitution très vivante et aussi fidèle que possible du passé (modes de vie, coutumes, objets, paysages), compte tenu de l'état des connaissances historiques de son époque. Il a une vision dynamique de l'Histoire. Ses personnages, individus moyens (donc non « historiques », mais fictifs) représentent cependant les forces historico-politiques qui préparent le futur (le chevalier saxon Ivanhoe sert le roi normand Richard, dit « Cœur-de-lion », incarnant ainsi le processus d'unification qui va fonder la nation britannique).

Le succès immense de Scott en France et en Europe dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle tient en partie à un besoin d'exotisme temporel, de fascination pour la couleur locale, notamment médiévale. Balzac, Hugo, Dumas père, Mérimée et bien d'autres y seront sensibles. Chacun va trouver dans le roman historique une forme d'évasion vers un passé souvent plus rêvé que réel, mais aussi l'espoir de mieux comprendre l'Histoire comme moyen de réflexion sur le présent.

### Grands de ce monde et gens ordinaires

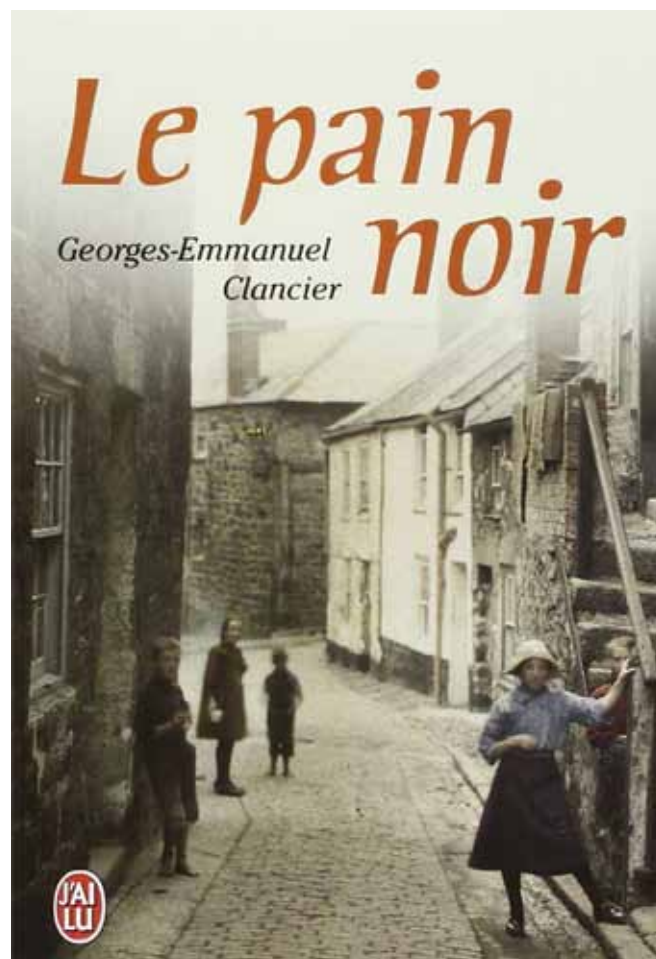
Du côté de l'évasion, une subdivision du roman historique, le roman dit « de cape et d'épée » (Dumas et *Les Trois Mousquetaires*, Féval et *Le Bossu*) connaîtra un succès populaire immense par l'intermédiaire des publications quotidiennes en feuilleton. Plus tard, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avancée des sciences préhistoriques et des théories darwiniennes de l'évolution donnera naissance au roman

« préhistorique » (Rosny aîné et *La Guerre du Feu*). Ces différentes formes romanesques ont eu une nombreuse descendance jusqu'à aujourd'hui, même si la fiction emprunte de plus en plus le support médiatique du cinéma et de la télévision. Nécessité romanesque oblige, elles prennent pour fond de décor les périodes les plus troubles et les plus hautes en couleur de l'Histoire (Moyen-Âge, guerres de religions, Révolution, guerres mondiales...)

et les régions les plus diverses du globe : ainsi, le roman et le film westerns peuvent s'inscrire dans cette généalogie culturelle, avec, aux origines, Fenimore Cooper, l'auteur du *Dernier des Mohicans* (1826), qu'admirait tant Balzac.

Avec l'évolution de la recherche historique, de l'Ecole des Annales, du développement de l'Histoire des sensibilités et des mentalités, on notera pour finir que les romanciers « historiques » ne se contentent pas de mettre en scène les grands de ce monde, monarques, généraux, figures connues et, de ce fait, délicates à manier, mais prennent aussi pour personnages les gens ordinaires, issus des classes populaires, à la manière de Georges-Emmanuel Clancier (1914-2018) qui, dans *Le Pain noir* (1956-1961), romance l'histoire de sa famille au XIX<sup>e</sup> siècle en Limousin.

Daniel Couégnas



## Quand un gars de Pige

La belle Rochelaise est l'œuvre d'un romancier bien invite à suivre ce héros qui nous en dit beaucoup su

L'histoire commence en 1831. Elle est une pure fiction mais dans un cadre historique et social bien précis et très crédible. C'est en cela que l'intrigue est historique, bien que les personnages et événements soient fictifs. Je le qualifierai plutôt de pur roman, dans un contexte historique, qu'on pourrait rattacher à des œuvres comme *Les Misérables* de Victor Hugo, certains romans des Dumas, de Balzac ou Zola. Voici ce qu'en dit son auteur dans une préface consacrée à un autre roman : « *Ce livre n'est pas un roman historique, mais une fiction qui s'inscrit dans l'Histoire. Il s'inspire librement de situations avérées qu'il transpose. Toute ressemblance avec des personnes ayant existé serait fortuite.* » Ces phrases s'appliquent parfaitement à *La belle Rochelaise*.

### Annibal et sa belle fiancée

Nous sommes en septembre 1831, sous le règne de Louis-Philippe. Annibal a 20 ans, il vit au hameau de Combe-Meille, dans la commune de Pigerolles. « *Beau, vif et audacieux, il est fait pour l'aventure et les grands espaces. Pas pour l'existence confinée que lui promet ce mariage.* » Son malheur commence en effet avec un mariage arrangé par la famille, destin qu'Annibal fuit le jour-même de la cérémonie. Voici comment le non-marié justifie sa désertion auprès du curé et des invités de la noce : il a déjà une fiancée qui l'attend dans un port de la côte charentaise. De cet énorme mensonge, le hasard va faire une réalité. Pour échapper aux reproches et à une vie dont il ne veut pas, il part vers les forêts de Saintonge avec une troupe de scieurs de long. C'est là qu'il va croiser Ester, une belle esclave antillaise en fuite, qu'il aide à échapper à ses maîtres négriers. Dès lors, lui-même sera recherché et sa traque folle favorisée par la rencontre d'une troupe de théâtre itinérante qui parcourt le Périgord, et, au-delà, le Limousin.

Ce voyage mouvementé ramènera finalement le couple vers le Plateau de Millevaches où son village de Pigerolles découvre alors avec stupeur la « belle Rochelaise ». Sa beauté n'est pas en cause, mais c'est une « négresse », par qui le scandale arrive. Les amoureux seront bel et bien mariés – au milieu d'une grande agitation. Pour s'éloigner des réactions hostiles, leur fuite reprend. L'histoire finira au-delà des mers, en Afrique... Dans ce récit agréable, alerte et prenant, on s'immerge dans une grande aventure, écrite dans une très belle langue, où l'amitié, l'amour et l'espoir triompheront de l'adversité.

### Le contexte social et le cadre géographique

L'histoire commence au pied du Puy des Charrauds, en 1809, puis se déroule autour de Pigerolles, Féniers et Gentioux, avec de rares écarts jusqu'à Felletin. Là, une vieille femme prénommée Clarisse, « *qui venait de perdre son troisième enfant en couches* », était allée chercher un enfant confié à elle en tant que nourrice, en l'occurrence celui qu'on surnommerait toujours Bramefain, tant il était goulou. Ce garçon, abandonné à la naissance, devenu homme colossal, sera l'ami et le compagnon du héros Annibal tout au long de l'histoire. Nous apercevons là le destin de la plupart des femmes de l'époque : malheurs familiaux renouvelés et rôle social incontournable, une forme de prison. Quand Bramefain se retrouve à nouveau orphelin, il hérite de la masure et doit louer ses bras ici ou là, devenant journalier pour ne pas mourir de faim. C'est dans ce contexte qu'apparaissent les piliers d'une société rurale immuable : le notaire, aux opinions politiques ultra-royalistes, le curé très conservateur et moraliste, le maire, un noble, qui n'est pas élu mais nommé. La Révolution était passée par là, mais n'avait rien changé à la vie des plus humbles.

C'est avec l'apparition d'Annibal qu'on découvre le cadre de vie, la pauvreté des sols et la rudesse de la nature, un labeur ingrat : « *une vie simple, entre quatre murs fendus, sur*



# Le roman historique

t rouges), Michel Peyramaure (*Les tambours sauvages*) ou Claude Michelet (*Les défricheurs d'éternité*). Deux spécialistes nous invitent Michel Patinaud, décortique un de ces romans, privilégiant son aspect ethnographique. Bonnes lectures !

## Les rôles nous transporte dans la Creuse des années 1830

inconnu en Limousin, Jean-Guy Soumy. Ce roman raconte les aventures d'Annibal, un gars de Pigerolles, sur le Plateau. Michel Patinaud nous raconte sa région il y a 200 ans...

*trois arpents de genêts* ». Et au milieu, un destin qui vous échappe, même pour le choix d'une épouse. Le décor peut être résumé ainsi : « *des pans de forêts agrippés aux flancs des puys, sur la lande mauve* », qui ressemblaient à « *des tapisseries lourdes, avec des velours foncés de sapins et des lainages de chênes drus* », au milieu desquelles « *le vent posait des parfums de tourbe* ». Ce tableau peut nous sembler poétique, mais que dire de la rudesse du climat ? Elle est évoquée à travers la vie de la jeune bergère Chloé, qu'aime Bramefain. « *Aux derniers jours de septembre, des pluies glacées ruinent l'embrasement des feuillages... les fougères gèlent, chaque matin, la glace refermait les lèvres des rigoles... le froid saisissait la lande... des crevasses entaillaient les doigts de la petite bergère.* »

Comme les pesanteurs sociales, ce milieu naturel était un carcan – séculaire – que la majorité des habitants supportait avec résignation, mis à part quelques hommes épris de liberté.

### L'épopée des scieurs de long

La perspective d'une vie misérable avait fait naître la nécessité pour les hommes de migrer une grande partie de l'année vers les grands chantiers urbains. Les plus nombreux étaient maçons, d'autres étaient scieurs de long ou charpentiers. Les premiers allaient vers Paris et Lyon, de mars à novembre. Les seconds étaient attendus dans les forêts et les ports atlantiques, d'octobre au printemps. À Gentioux, un groupe de sept scieurs se constitue, autour d'un noyau d'anciens, encadrant les plus jeunes. Compte tenu de sa situation familiale, pour Annibal, c'est une aubaine, et Bramefain le suit. Le voyage, les rencontres, le travail... le roman est un véritable reportage sur une vie illustrant parfaitement cette célèbre maxime : « *les scieurs de long n'iront pas en enfer, ils l'ont déjà connu sur terre* ». On les accompagne dans un long voyage de neuf jours, qui passe par Eymoutiers, Limoges, Chasseneuil, jusqu'à Beurlay en Saintonge ; voyage riche de découvertes, pour les ouvriers comme pour nous. On y croise d'autres groupes de travailleurs migrants. Auparavant, il aura fallu se munir d'un passeport délivré par le maire, connu sous l'appellation de « *livret ouvrier* », créé sous Napoléon en 1803. Ce document était un moyen de contrôle social pesant

qui ajoutait aux contraintes de la société d'origine restée archaïque. Le plus spectaculaire me semble être la cohabitation en forêt avec les bûcherons et les charbonniers. Tout ce monde laborieux est mal perçu des autochtones parce que leur présence réduit leurs droits à glaner le « bois de chique », à ramasser les bois morts, à cueillir quelques fruits sauvages : on n'est pas très loin de l'ancienne société féodale. Sur les chantiers, on découvre la dureté du travail avec le chevalet et les immenses scies, tâche commençant bien avant le jour, finissant à la nuit. Un personnage surnommé Branche d'Or le résume ainsi : « *scier n'est pas un métier, c'est un crève-corps* ». Une vie quotidienne aussi rude, l'inconfort des cabanes, un labeur aussi long et âpre, rendent salutaires quelques bons moments. Ainsi, c'est en revenant d'une soirée à l'auberge qu'Annibal et Bramefain vont croiser leur destin en la personne d'une belle esclave en fuite, Ester. Commence alors la traque qui les ramènera à Pigerolles.

### Le contexte historique

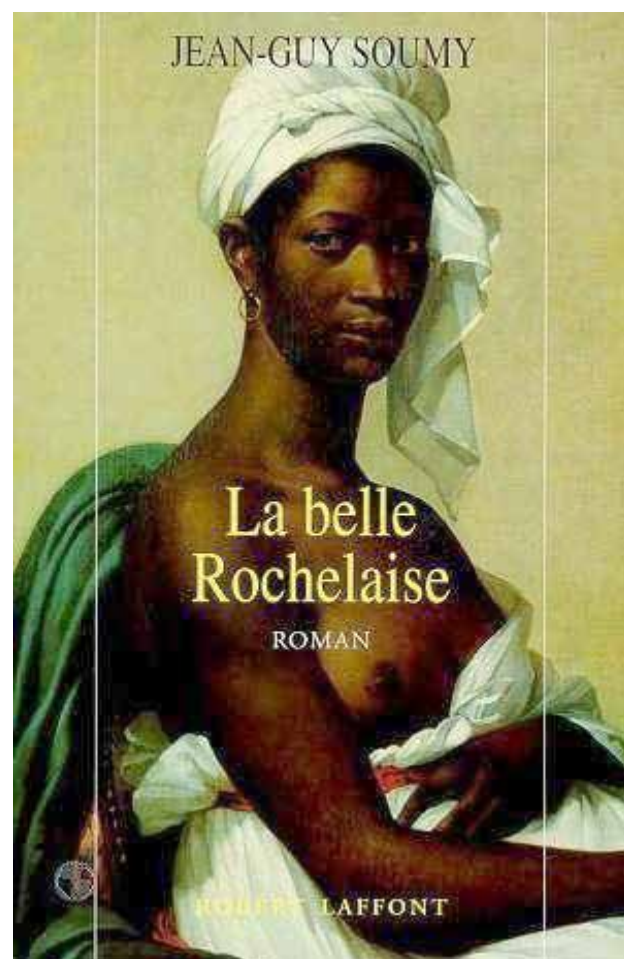
La révolution de 1830, dite des « Trois glorieuses », vite confisquée aux manifestants républicains, avait remplacé un roi, Charles X, par un autre, Louis-Philippe. Nos aïeux vivaient désormais sous le régime de la Monarchie de juillet, et l'année 1831 voyait une crise économique terrible. Dans les campagnes, comme celles du Plateau, on l'avait constaté avec l'arrêt des chantiers des grandes villes : les hommes - les maçons - étaient rentrés au pays précocement, « *désargentés et tourmentés par la colère qui couvait dans la capitale, plus miséreux qu'ils étaient partis* ». Les villages du Plateau étaient tous touchés par ces retours « *d'ouvriers défaits, et se retrouvaient eux-mêmes atteints d'une exaspération indéfinissable* ». Une raison de plus pour de jeunes hommes comme Annibal, de partir pour une autre quête, les métiers et le commerce du bois n'ayant pas encore été touchés par la crise. On suivait avec lui un ancien emblématique. Jean Coergne, du hameau de Meymat, avait connu les campagnes militaires de l'Empire, jusqu'en Espagne et en Allemagne, et en restait nostalgique. Plus tard, il avait participé aux Trois Glorieuses et leurs barricades, puis il avait dû fuir. C'est à travers ces anciens qu'on découvre le contexte politique : on ne parlait pas république, on vénérât encore Napoléon, on ne croyait plus à un changement.

Ainsi, le Code forestier de 1827, interdisant les usages ancestraux de la forêt, faisait des propriétaires de nouveaux privilégiés. Ce même code provoqua en Ariège la grande révolte populaire dite « guerre des demoiselles ». Nous en découvrons les conséquences avec les scieurs qui sont d'une certaine façon les otages d'un conflit entre gros propriétaires et population sédentaire. Le roman de Soumy éclaire un point essentiel : la soumission aux autorités, religieuses, politiques, économiques et les résistances engendrées, font irrésistiblement penser à cette expression qui ferait florès plus tard : « *classes laborieuses, classes dangereuses* ». Voyons maintenant l'histoire d'Ester. Les récentes – et honteuses à mon sens – célébrations du bicentenaire de la mort de Napoléon ont permis de remettre en lumière ce (for)fait : l'empereur avait rétabli l'esclavage dans les colonies. C'est justement de là que venait Ester. Jeune esclave antillaise, elle avait réussi à fuir ses maître-négriers. On est en 1831 et la traite, bien que condamnée, survit encore dans les ports de l'Atlantique. Les différents héros de cette aventure avaient donc de multiples malheurs à affronter ou à fuir. Mais, je l'ai dit plus haut : l'histoire finit bien.

Tous les amateurs de lecture devraient aimer ce roman, dont l'intrigue centrale est pourtant assez invraisemblable. Sur le Plateau, avant le départ et au retour, notre légendaire « *chabatz d'entrer* » prend du plomb dans l'aile. Toutefois, aborder l'histoire de cette manière est particulièrement

agréable et le résultat très réaliste. Si on souhaite plus de rigueur historique, on peut toujours se documenter dans les nombreux ouvrages écrits par de « vrais » historiens, plus sérieux peut-être, plus ennuyeux probablement. À chacun son plaisir, à vous de voir.

Michel Patinaud



### Dans le roman historique, même les personnages historiques sont fictifs !

*La belle Rochelaise*, tel que présenté par Michel Patinaud est un roman intéressant à divers titres. C'est un roman historique très romanesque, ce qui n'est pas incompatible (mais peut faire souffrir les historiens !). La distinction entre roman historique et « *fiction qui s'inscrit dans l'Histoire* », expression reprise à Soumy, me semble très discutable, au minimum en contradiction avec ma définition (sans doute elle aussi très discutable), du roman historique. Je ne vois pas ce que Michel appelle « un pur roman », car même dans un roman historique la part de fiction est considérable. Les personnages dits historiques eux-mêmes sont pour une large proportion fictifs, car créés par l'imagination de l'auteur. Le Richelieu des Mousquetaires ne correspond que de loin avec la réalité historique mise à jour par les historiens. Soumy écrit bien un roman historique, bien qu'il affirme le contraire, parce qu'il a de l'Histoire une conception complètement datée. L'Histoire, c'est aussi l'étude et la description de la vie des gens humbles du passé et c'est ce qu'il met dans son roman, dans lequel, semble-t-il, on ne trouve ni rois, ni ministres, ni traités, ni batailles présents dans les manuels d'histoire traditionnels. Dans un roman historique, il faut que ce soit historique pour l'auteur (c'est-à-dire d'une autre époque que la sienne).

Daniel Couégnas





# Traversées mystérieuses et bienfaisantes en Montagne limousine et ailleurs

Rochers de Clamouzat

L'anthropologue Barbara Glowczewski, née en 1956 à Varsovie d'un père slave et d'une mère juive, naturalisée française à l'âge de 17 ans, a étudié pendant plus de 40 ans les aborigènes d'Australie (en particulier des peuples qui vivent dans le nord de l'île et en partie dans le désert). Elle y a rencontré celui qui est devenu son mari avec lequel elle a eu deux filles, Milari, 26 ans, et Nidala, 24 ans. Depuis quelques années ses chemins l'ont également menée en Guyane et, plus proches de chez nous, à Notre-Dame-des-Landes, sur la fameuse Zone à défendre constituée face au projet d'aéroport finalement abandonné en 2018, et sur la Montagne limousine. Elle est revenue en 2019 sur le Plateau avec un groupe d'étudiants anthropologues qui se sont intéressés aux pratiques de soin alternatives (travail sur les énergies, les esprits, etc.). Soins des humains et soins de la terre, les deux étant dans son analyse intimement liés. Deux livres édités localement témoignent de son travail. Le premier, *Réveiller les esprits de la terre*, aux éditions Dehors (installées à Lachaud, sur la commune de Gentioux). Le second, *Des énergies qui soignent en Montagne limousine*, aux éditions Maiade de Marie-France Houdart (à Lamazière-Basse en Corrèze). Deux lectures désarçonnantes qui nous obligent à laisser de côté nos préjugés ou nos certitudes.

### Évacuer la question de la croyance

C'est une des étudiantes de Barbara Glowczewski qui, dès les premières pages des *Énergies qui soignent*, nous prévient : « Parler de "croyances" avec nos "enquête.es", ce serait directement leur coller une étiquette, et affirmer le point de vue suivant sur leurs pratiques : parlez-nous de vos croyances, de vos pratiques de soin que vous croyez marcher, mais qui vraisemblablement, c'est-à-dire scientifiquement, ne marchent pas (ou si elles marchent, c'est seulement parce que vous y croyez). Nous avons donc décidé d'évacuer la question de la croyance. Nous en sommes arrivés à la conclusion que nous allions rencontrer des gens qui ne croient pas, mais vivent, et qu'il n'était pas dans notre intérêt de supposer que ce qu'ils vivent n'est pas vrai. Tout au contraire, nous devons partir d'un principe de paix déjà établie entre eux et nous, et pour cela il fallait considérer leurs expériences comme réelles. » Geneviève Pruvost, sociologue qui a accompagné le groupe dans ses visites sur le Plateau, enfonce le clou et explique la nécessité dans de telles enquêtes de « suspendre nos jugements en abordant des domaines qui sont loin d'être consensuels. Être sensible ou engagé sur le terrain des urgences écologiques ne présage pas en effet de s'intéresser aux soins alternatifs, aux pratiques des sourciers ou à des guérisons apparemment miraculeuses. » Le lecteur est donc averti. Les recherches présentées dans ces deux livres ne doivent pas être lues avec le prisme occidental-centré de la raison raisonnée et du cartésianisme. Une fois cet avertissement fait, on peut ouvrir les ouvrages qui nous sont offerts.

### Des déserts habités

*Réveiller les esprits de la terre* a germé sur le Plateau en 2017 « Le désir de ce livre, écrit Barbara Glowczewski, est né dans la Creuse ». Exactement à Lachaud, sur la commune de Gentioux, lors d'une des nombreuses rencontres qui y sont organisées par l'association La Pommerie. « Depuis, poursuit l'anthropologue, chaque nouveau séjour sur le plateau de Millevaches m'a apporté la conviction que, face aux



Les étudiant.es se retrouvent à la ferme de Lachaud pour échanger sur leurs rencontres du jour : « La cuisine de la ferme allait être notre espace de travail, de débat et de rencontre. »

menaces climatiques induites par une économie emballée et destructrice, les territoires traités par l'État comme des déserts peuvent être sources de solutions, à condition bien sûr de la mobilisation et de l'implication dans la vie locale. » De déserts, il est beaucoup question dans ce livre, mais des déserts néanmoins habités. Au fil des chapitres, l'itinéraire nous mène en effet en Australie, dans l'Amazonie guyanaise, nous propose quelques détours par l'Inde, le Brésil et la Polynésie, avant de nous ramener en France, sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et sur la Montagne limousine. On pourrait s'étonner de cet éclectisme géographique, mais Barbara Glowczewski nous donne une clé pour le comprendre : « Immigrée à l'âge de 5 ans à Paris en 1961, je ne me suis sentie attachée à aucune terre ni en Pologne, ni en France, ni en Australie où j'ai vécu par intermittence plus de douze ans depuis 1979. En fait, grâce à ma déterritorialisation de migrante et résidente mariée à un Australien de père écossais-espagnol et de mère aborigène, j'ai appris à

m'attacher aux lieux autrement, non par le droit du sang et du sol, ou de la nationalité, mais par le rêve, un peu comme les Aborigènes me l'ont appris : "là où tu dors tu entres dans le même espace-temps de rêve que ceux qui dorment avec toi ou ont dormi là au cours du temps". »

### Alliances transplanétaires

Par ailleurs, elle note qu'entre tous ces lieux existe un point commun qui réside dans une forme de défense et de soin de la terre. Que tous les peuples ou collectifs qu'elle présente, luttent pour des rapports à la nature, à l'environnement, aux humains et non humains, qui n'impliquent pas une subordination ou la destruction des uns par les autres. Elle explique : « L'indigénéisation ou autochénisation du monde que j'appelle de mes vœux repose sur la conscientisation de la nécessité d'alliances transplanétaires entre d'une part, des peuples autochtones qui luttent pour leur terre et la reconnaissance de droits spécifiques de décision, et d'autre part des collectifs d'habitant.es contraint.es de défendre leurs territoires contre des politiques d'États ou de grands projets industriels qui menacent leurs milieux et leurs mondes. » Et de poursuivre plus loin : « Il s'agit de devenir terre comme territoire, en cristallisant l'esprit un peu païen du "nous sommes la nature qui se défend" ou plutôt "nous sommes le bocage qui se défend" [pour Notre-Dame-des-Landes] comme les peuples autochtones disent "nous sommes le désert, la forêt, la mer, le fleuve, cette pierre et cette source qui se défend" et pourquoi pas aussi "nous sommes telle ou telle zone urbaine qui se défend" ? (...) Toutes les formes de pouvoir qui menacent les attachements entre les humain.es et avec leurs milieux n'arrêteront pas la possibilité d'alternatives de vie. »

### Pratiques de soin

Lorsque Barbara Glowczewski revient sur le Plateau en octobre 2019 avec 7 étudiants anthropologues pour une semaine d'exploration des pratiques de soin, elle ne se doute pas qu'il en sortira deux ans plus tard un livre de 240



pages : *Des énergies qui soignent en Montagne limousine*. L'ouvrage, délibérément « polyphonique », est écrit par 15 personnes. Aux 7 étudiants et leurs deux professeures, s'ajoutent localement les personnes qui les ont accueillis. Parmi elles, trois dont les témoignages charpentent l'ouvrage (une quatrième n'ayant pas souhaité rendre public son témoignage). Trois entretiens largement développés et passionnants en ce sens qu'ils retracent à la fois la biographie des trois personnes, la manière dont ils ont été confrontés à la question du soin et comment, pour deux d'entre eux, ils se sont mis à pratiquer des soins aux personnes qui les sollicitent. Le premier, Adrien, un jeune agriculteur, a découvert sa capacité à aider les personnes après avoir lui-même subi un grave accident à l'oeil dont il a en partie guéri grâce aux soins que lui a prodigué la seconde participante à l'ouvrage, Anita, qui a fait de sa pratique son activité principale. Le troisième, s'il n'est pas soignant, Jan-Mari, relie ces questions du soin à des pratiques anciennes et traditionnelles sur la



Adrien et le groupe d'étudiants de Barbara Glowczewski sur les rochers de Clamouzat : « Pour moi, cette histoire de territoire, c'est surtout des lieux comme celui-ci, qui se relient avec d'autres et qui créent une espèce d'entité géographique. On sait qu'on arrive dans un endroit où il y a une certaine charge du vivant, émotionnel, historique, qui se reconnaît plus physiquement que théoriquement. »

Montagne limousine, comme en témoigne également Marie-France Houdart, en tant qu'ethnologue. Traditions, énergies, esprits, forces telluriques, magie, quelque soient les mots utilisés, on côtoie un monde invisible dont les effets sur le réel semblent pourtant efficaces. Jan-Mari dont le mal de dos est soulagé par l'intervention d'Adrien en témoigne. Quant à Anita, sans chercher à tout expliquer, elle résume sa position ainsi : « Chaque fois que j'ai dit : "Je n'y crois pas", j'ai changé d'avis après en avoir fait l'expérience, donc maintenant je fais gaffe. » À ces trois protagonistes principaux du livre (voir un court extrait de chacun de leur témoignage dans nos trois encadrés), s'ajoutent des expériences. Avec une recommandeuse, Raymonde, qui explique les bonnes fontaines et leurs fonctions et emmène la petite troupe d'étudiants dans une église en chantier. Avec Adrien qui accueille le groupe sur le site des rochers de Clamouzat (Faux-la-Montagne) qu'il fréquente depuis qu'il est gamin et où il ressent



Dédé, le sourcier de Tarnac fait une démonstration aux étudiants : « Dédé semble prompt à parler de lui et de son savoir-faire. Nous apprenons que les gens font appel à lui pour trouver les sources d'eau souterraine, qu'il peut soigner certaines maladies grâce au magnétisme, que sa sœur possède aussi ce don, que le magnétisme de Dédé « annule » celui des autres sourciers à proximité... »

une puissance particulière qu'il a proposé à ses invités de ressentir. Avec Anita qui supervise une séance de rêve collective dont la petite bande sort étrangement chamboulée. Ou encore avec Dédé, le sourcier de Tarnac, décédé depuis, en mars 2021... Les regards de l'un des étudiants, haïtien, d'une autre, d'origine antillaise, de Nidala, la fille de Barbara, qui pratique des rituels de ses ancêtres aborigènes, complètent cette descente dans les tréfonds mystérieux de pratiques qui nous échappent, en reliant des univers qui peuvent sembler bien éloignés. « Cette rencontre avec Adrien, explique

par exemple Henry l'Haïtien, m'a donné le sentiment d'être à la fois en terrain familier et singulier, c'est-à-dire d'être dans un lieu où, du fait de sa dimension surnaturelle et énergétique, j'ai pu me laisser emporter et me retrouver dans un lieu de culte haïtien. »

Un puzzle

De retour des rochers de Clamouzat, une des étudiantes raconte : « Sur la route, l'esprit critique revenait peu à peu, les paroles se firent de plus en plus hautes, de plus en plus complexes puis les premières questions jaillirent, la principale étant : comment allions-nous raconter cela aux autres étudiant.es et enseignant.es ? » La réponse est le livre qui nous est aujourd'hui proposé. Illustré de nombreuses photos dans une maquette originale, il conserve le côté exploratoire de la semaine vécue par les étudiant.es. En suivant l'ordre chronologique de leurs rencontres, il nous restitue les étapes d'un cheminement, les interrogations qui surgissent, les émotions qui s'expriment, même si tous les moments ne sont pas racontés. « Si nous n'avons pas souhaité couper les entretiens et les scènes collectives, ni présenter un canevas d'histoires ordonnées thématiquement, explique l'une des autrices, c'est avant tout parce que nous nous sommes mis dans la position de scribes de voix qui ne nous appartenaient pas et qu'il n'était pas nécessaire de forger une intrigue. Chaque pièce du puzzle s'est magiquement emboîtée à l'autre, de sorte à former des paysages. » Et de conclure : « Libre à chacun, chacune de repiocher ici et là dans le désordre, mais nous ne sommes pas les mêmes au début et à la fin de la traversée. » De même, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes entre le début et la fin de la lecture de cet étrange livre-expérience.

Michel Lulek

Donner aux gens leur pouvoir

« Il y avait une fille qui est venue chez moi, qui connaissait tout le réseau du Plateau. Elle m'a envoyé des dizaines et des dizaines de personnes et voilà, je me suis mise à bosser, ça ne désemplassait pas. Et très rapidement, j'ai vu que les gens créaient une sorte de dépendance et je me suis dit que je ne voulais pas ça : ce que je veux, c'est donner aux gens leur pouvoir. Donc j'ai commencé à faire des ateliers pour leur enseigner : travailler sur les énergies, un peu comme on a fait hier mais en plus approfondi. Je faisais des ateliers une fois par mois. J'avais deux groupes de dix personnes. Ça a tout de suite fonctionné. »

Anita

Spiritualité

« Quand simplement tu parles des morts ou des esprits, on te dit direct que t'es un tocard ou que t'as trop fumé de joints. Non mais c'est vrai ! Moi, au début, je ne disais à personne que je parlais aux morts et que je voyais des morts. Je me suis dit : "Si je commence à dire ça, déjà que j'ai les cheveux longs, que je suis paysan un peu décroissant, en bio... Déjà que je fais des engrais verts et que la moitié des autres paysans se disent que je suis fou..." À un moment, je me suis dit que si je parlais de ça, j'allais passer à une strate où on ne m'écouterait même plus du tout, on n'aura même plus envie de savoir ce que je veux dire. La spiritualité... C'est un peu un bordel sans nom ! Mais je pense que le fait que les gens discutent sur les ronds-points et ce genre de choses, ça peut être un début... Un début de partage, le début du retour. Certains vont parler à des gens, ça va faire avancer les choses. Comme ici : ça fait depuis 2012 que je fais des soins, j'ai proposé à plein de gens, j'en ai fait à des gens, j'ai contribué à leur guérison. Rarement il y en a un qui s'est dit : « Ah tiens, on pourrait voir pour Adrien, qu'est-ce qu'a été son chemin... » Certains m'ont posé des questions parce que je leur avais fait un soin, mais peu se disent : tiens, le mec va à la ZAD, il se prend un truc dans la gueule et paf, il peut soigner. C'est quand même pire que pratique, c'est inespéré ! »

Adrien

Réveiller les esprits de la terre

« Ce livre propose d'accueillir une promesse de vie portée par une multitude d'initiatives en France, dans ses outre-mers, en Europe, et partout ailleurs sur la planète où des femmes et des hommes disent non au contrôle étatique qui veut les transformer en robots consommateurs branchés sur un prétendu système de sécurité mondiale qui nous empêche de plus en plus de prendre soin les un.es des autres et de nos milieux. La nécessité de changer le monde en prenant soin des attachements locaux et transversaux avec le milieu est devenue urgente pour toutes et tous, d'autant plus que la réaction des gouvernant.es face à la pandémie mondiale provoquée par un coronavirus a complètement bouleversé le rapport entre les États et les populations qui, selon les pays, ont été confinées pendant des mois en 2020, puis soumises au couvre-feu et à la fermeture des lieux publics d'enseignement, de sport et de culture. Prendre soin de nos existences humaines nécessite de réapprendre à s'allier à la mémoire vivante de la terre pour en réveiller les esprits au-dedans de nous et entre nous. »



Barbara Glowczewski

Seigneur de nos raves

« La rave d'ici, c'est un navet, sauf que c'est meilleur que le navet, ça devient plus gros et c'est plat. Ce légume, c'est sûrement un des plus anciens cultivés ici. Il est tellement important qu'on le trouve dans des dictons, dans des rites (...) Alors, comment on va la semer ? On prend son semoir et on les sème ? Non ! Ça se sème à la main. Et ça se sème pas n'importe comment. Dans les témoignages anciens, le type, il se met nu. Alors, nu ce n'est pas forcément être tout nu. Quand on était « nu », il y a quelques centaines d'années, c'était en chemise.



On a des témoignages des années 30, le type, il est dans son champ, il enlève son pantalon, il se met en chemise nu. Et il sème ses raves. C'est déjà un rite : on est nu face à... C'est un commencement, un commencement cosmique, on va être au commencement de quelque chose et on va

semer ses raves. Alors la prière, c'est... je vais essayer de pas me loucher, parce que ce que j'ai retrouvé, ce ne sont que des bribes : « Seigneur, seigneur de nos raves, faites-les venir bonnes et douces, autant que vous avez allumé d'étoiles dans le ciel, qu'elles soient grosses comme ma tête, large comme mon cul. » Donc il y a cette prière et ce vieux, quand il semait ses raves, il répétait tout le temps : *Grössas coma ma testa, larjas coma mon cuòl*. Tout le temps, tout le temps, tout le temps. On pouvait lui parler, il n'écoutait que sa prière. Alors moi, je l'ai faite. Ça marche pas tous les ans la rave, je pense qu'il faut vraiment y croire

Jan-Mari



## QUAND DES PAYSANS S'ENTRAIDENT POUR ÊTRE PLUS AUTONOMES



# Une association pour se former à la gestion

Pas toujours facile lorsqu'on est paysan ou paysanne d'être aussi un expert en gestion. Plutôt que de confier cette dernière à un professionnel qui les en déssaisirait, ils sont plusieurs à s'être réunis dans l'AFOCG (Association de formation collective à la gestion). Elle propose de se former à la comptabilité, à la gestion, en considérant les éléments de la vie qui peuvent entrer en ligne de compte au-delà de l'aspect purement agricole, et d'en discuter avec d'autres. Pour se réapproprier l'économie, gagner en autonomie sur son exploitation et ne pas laisser la gestion de sa ferme uniquement aux professionnels de la gestion. Clément Pichot, paysan à Nedde, témoigne.

**J**e me suis installé à Nedde en 2014 en élevage laitier, avec les aides DJA (Dotation jeune agriculteur). Pour obtenir ces aides, il est nécessaire de construire un « plan d'entreprise », une sorte de prévisionnel détaillé des 5 premières années de l'activité, qui est généralement fait avec (par ?) un.e conseiller.ère de la Chambre d'agriculture. Le travail sur les chiffres pour ce prévisionnel était une première étape pour me plonger dans la réalité économique de mon projet. J'ai plutôt choisi d'être accompagné par une intervenante qui travaillait avec l'ADEAR Limousin (1). Au vu des échos que j'avais à l'époque, je suppose que si j'avais fait ce « plan d'entreprise » avec un.e conseiller.ère de la Chambre, mon projet de m'installer avec 8 vaches serait passé pour « peu crédible » ou « non professionnel ». Et surtout probablement que je n'aurais pas vraiment intégré l'impact de certains choix économiques (prix, volumes envisagés, investissements, charges potentielles...). C'était donc à moi de prouver qu'avec 8 vaches, la valeur ajoutée créée par la transformation fromagère rendait l'activité viable, et me permettait d'atteindre le « revenu disponible » (un revenu équivalent au Smic, tel que l'exige l'engagement DJA) au bout de 5 ans.

### Prendre en main les chiffres

Cette idée de prise en main des chiffres de son activité économique, je l'ai retrouvée au sein de l'AFOCG Limousin (Association de formation collective à la gestion) à laquelle j'ai adhéré en rejoignant le groupe d'Eymoutiers. Concrètement, le cycle de formation « Comptabilité-gestion » se déroule de septembre à avril sur 5 journées de formation, au sein de groupes de 4 à 10 adhérent.es réuni.es sur un secteur géographique donné. De nouveaux groupes sont créés chaque année, afin que chacun.e puisse être formé.e à proximité de sa ferme. Les formations sont prises en charge par le fonds de formation VIVEA. Nous reprenons les bases de la saisie, la déclaration de TVA, la clôture, sur ces temps de formation collective, animée par une animatrice-formatrice (elles sont 2 en Limousin), en alternance avec des temps de saisie individuelle à la maison. Le dernier jour du cycle est consacré à la gestion : une fois la clôture réalisée (vers janvier-février), nous faisons un travail d'analyses des résultats, avec des outils pédagogiques qui permettent de les comprendre et surtout grâce aux

échanges avec les autres membres du groupe. C'est là que le groupe me paraît pertinent. Si on réussit à dépasser la crainte ou la pudeur d'exposer ses chiffres aux autres, c'est vraiment l'occasion que les autres nous renvoient des questionnements sur les choix stratégiques de notre ferme. Cela n'est possible qu'avec des personnes qu'on retrouve régulièrement pour qu'un minimum de confiance soit installé.

### Faire un pas de côté

Selon moi, un des travers de notre métier est d'être très facilement la tête dans le guidon, d'avoir de la difficulté à s'arrêter et prendre du recul pour faire des choix d'orientations qui soient les plus justes, cohérents et en connexion avec ses aspirations personnelles. Le groupe de l'AFOCG est un espace pour faire ce pas de côté et en discuter en collectif. Partir des chiffres qui reflètent la réalité de la ferme, croiser avec ce qui est important pour chacun.e comme : « vivre de sa production », « avoir du temps pour moi », « donner du sens à ce que je fais » et s'appuyer sur un regard extérieur bienveillant ; notamment celui de nos pairs : ce sont les ingrédients des groupes AFOCG.

L'enjeu fort de l'AFOCG est donc d'acquérir pour les paysan.es de l'autonomie décisionnelle : nous avons toutes en tête des exemples de situation où un banquier, un comptable, un centre de gestion pousse un.e paysan.ne dans un choix d'investissement qui n'est pas le sien ! Et qui par la suite va s'avérer décalé, démesuré, bref pas juste. Un choix d'orientation doit venir d'abord du/de la paysan.ne lui-même, car il.elle en assume les conséquences et il.elle les assumera d'autant mieux que le choix est en accord avec tous les autres aspects de son travail et de sa vie. Cette initiative pourrait s'imaginer pour d'autres types de métiers, des indépendants, micro ou auto-entrepreneurs à une échelle locale, ayant le même type de besoins et de problématiques en termes de gestion.

Clément Pichot

(1) L'ADEAR Limousin est une association loi 1901, créée en 1991 à l'initiative de paysannes et de paysans défendant une agriculture plus respectueuse du travail et du rôle des paysans, des attentes de la société et de l'environnement (<https://adearlimousin.com>).



### L'AFOCG du Limousin

L'AFOCG du Limousin est une association loi 1901 créée en 2016 par des agriculteurs-trices du Limousin. Elle a rejoint le réseau InterAFOCG national en 2018. Elle fait également partie du réseau InPACT Limousin. L'association propose aussi d'autres formations selon les demandes des adhérents : statut du/de la conjoint(e), fiscalité, emploi de main d'œuvre, organisation du travail, se constituer en GAEC, etc.

L'AFOCG du Limousin compte 70 adhérent.es réparti.es en 10 groupes locaux (2 en Corrèze, 2 en Creuse et 6 en Haute-Vienne ; les plus proches du Plateau étant ceux d'Eymoutiers et d'Aubusson). Elle est dirigée par un conseil d'administration au fonctionnement collégial. Actuellement, deux animatrices-formatrices sont employées à temps partiel par l'AFOCG du Limousin : Mélanie Roy et Hortense Jaquemain.

Pour toutes prises de renseignements ou demande d'adhésion vous pouvez les contacter au 07 83 95 94 24 ou par email : [afocg.limousin@interafocg.org](mailto:afocg.limousin@interafocg.org) Site internet : <http://www.afocg.fr>



# Pour un effet papillon dans la fresque de la santé globale... ...et pour un tiers-lieu santé globale à Bugeat

Antoine Prioux, pharmacien à Bugeat et membre actif de l'association des professionnels de la santé sur le Plateau, MilleSoins, nous présente ici le projet et l'association P4Pillon (prononcez papillon). À projet à facettes multiples, présentation à expressions multiples... On vous laisse découvrir...

## Qu'est-ce que P4Pillon ?

P4Pillon est une association loi 1901 qui porte des projets de recherche en soins primaires et en santé sur la Montagne limousine. P4Pillon travaille en partenariat avec le pôle MilleSoins et d'autres acteurs du territoire. P4Pillon accueille des professionnels de santé, des étudiants, des chercheurs, des entrepreneurs ou tout autre humain (et non humain) à « La Fourmilière », lieu de vie passerelle et partagé sur la commune de Pérois-sur-Vézère. P4Pillon est particulièrement investi sur l'évolution du métier de pharmacien au regard des enjeux actuels. P4Pillon est propriétaire d'un logiciel de pharmacie innovant dont il libère actuellement le code source (l'inverse d'un dépôt de brevet). P4Pillon souhaite devenir une Société coopérative d'intérêt collectif ayant pour objet l'usage d'outils informatiques et le traitement de bases de données de santé dans un cadre de valeur éthique et au service du bien commun.

## Pourquoi P4Pillon ?

START

[Démographie]

< Augmentation de l'espérance de vie générale avec stagnation de l'espérance de vie en bonne santé = augmentation des besoins globaux en soins > + < Diminution de l'offre de soins par effet *papy-boom*, fuite des diplômés (perte de sens) et épuisement professionnel >

[Epidémiologie]

< Forte prévalence des pathologies chroniques et complexes versus soins aigus à la marge et délaissés >

[Sociologie]

< Besoin de plus de coopération, d'entraide et d'interdépendance au sein d'organisations en santé historiquement cloisonnées > + < Quête de sens des soignants (*Ikigai*) et d'équilibre entre vie privée et vie professionnelle > + < Reconnaissance des patients comme experts du vivre avec la maladie > + < Crise de confiance citoyenne face aux politiques publiques et quête d'autodétermination par l'accès à une information fiable >

[Technologie]

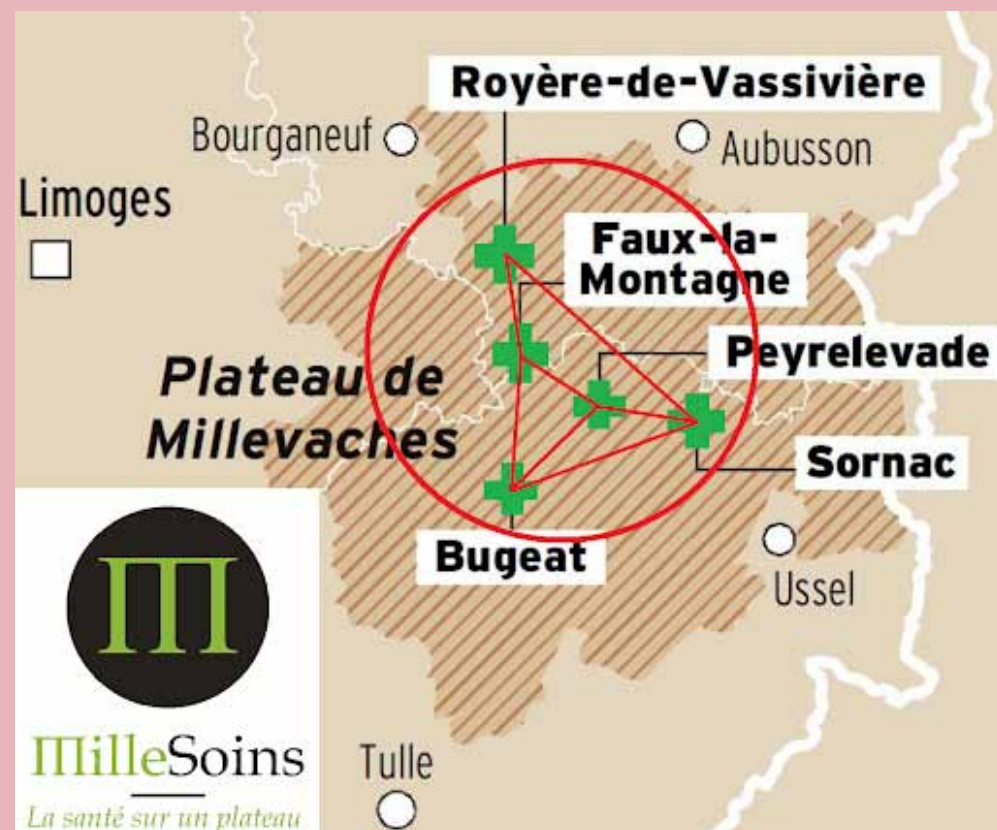
< Avancées significatives en termes d'espérance de vie, d'amélioration des pratiques et d'organisation professionnelle > - < Questions éthiques, rapports coût/bénéfice et bénéfice/risque vis-à-vis de ses usages (acharnement thérapeutique, destruction du lien humain et de la solidarité, délires transhumanistes, surveillance de masse, etc.) >

[Economie et souveraineté]

< Décroissance économique structurelle liée à la décroissance de l'approvisionnement énergétique > + < Indépendance industrielle européenne vis-à-vis des médicaments et des dispositifs médicaux essentiels proche de zéro >

[Ecologie]

< Santé du système-monde affectée par la pression humaine (changement climatique, déforestation, effondrement de la biodiversité, etc.) - ex : COVID19 = apéritif au menu des emmerdes > + < Empreinte carbone du système de santé français = 8 % des émissions de gaz à effet de serre (50 % médicaments et dispositifs médicaux) >



STOP  
OBJECTIF : faire [plus] avec [moins], [mieux] et [plus vite] vis-à-vis des < besoins en soins locaux > + répondre [fortement] mais [frugalement] aux < besoins en santé globaux > [humaine], [animale] et [environnementale] pour que les < besoins en soins locaux > tendent vers [zéro].

## Effet papillon

Je m'appelle Antoine, je reprends la plume. Je vous prie d'excuser P4Pillon, il a tendance à s'exprimer de manière mécanique et à aborder les problèmes en posant des équations... Il est convaincu que pour avoir un effet significatif sur un système dynamique et complexe (tel que le système de santé français dans le monde tel qu'il est aujourd'hui), il doit le comprendre dans le détail de son fonctionnement afin d'en modifier certaines conditions initiales puis de les entretenir. Ceci afin de créer, selon la théorie du chaos, une réaction en chaîne, un effet papillon dans la fresque de la santé globale. S'il échoue, ce ne sera qu'un effet colibri (ce qui sera déjà quelque chose en soit).

## Le pôle de santé MilleSoins

Je passe du [je] au [nous]. Depuis 2007, forts de nos lectures, rencontres et expériences, nous construisons un récit et le traduisons en actes. Notre devise est : « agir en communauté de pensée et penser en communauté d'action ». D'abord sur la Montagne limousine avec le pôle de santé MilleSoins, qui est le fruit de notre émergence : « le tout offre plus de possibilités que la somme des

parties ». Nous sommes des professionnels de santé qui travaillons ensemble, bâtissons des communs, innovons et nous entraînons afin de résister à un monde devenu profondément inadapté. Notre idéal de santé communautaire est encore loin, l'espace-temps nous manque mais abandonner n'est pas une option.

## Résistants et lanceurs d'alerte

Aux niveaux régional et national, nous militons au sein d'une fédération d'équipes coordonnées en santé (1) sur des champs de bataille plus politiques, où nos principaux alliés sont les associations de patients (2). Avec P4Pillon, nous sommes désormais reconnus comme des résistants et des lanceurs d'alerte au sein du monde pharmaceutique et du numérique en santé, telle notre intervention dans le magazine Cash investigation du 20 mai 2021 « Nos données valent de l'or (3) ». D'un point de vue entrepreneurial, nous avons effectué plusieurs *preuves de concept* uniques en France, basées sur de l'innovation frugale, l'usage de *small datas* autogérées, et la prise en compte des enjeux de santé globaux (contribution à la rédaction du Plan de transformation de l'économie française Santé de *Theshiftproject* (4) et rapprochement avec des associations comme Alliance Santé Planétaire (5).

## Un tiers-lieu « santé globale »

Aujourd'hui, notre objectif est de créer un tiers-lieu « santé globale » sur la commune de Bugeat, avec différents partenaires potentiels tels que la SCIC l'Arban, la *Fabrique des santés* (qui œuvre pour une communauté des communs en santé), l'écosystème du logiciel libre en santé – collectif InterHop (6) – et bien d'autres.

Cet espace sera destiné à accueillir toute personne physique ou morale souhaitant investir les questions de *santé globale* dans une dynamique de recherche-action pluridisciplinaire, inclusive et non-jugeante. Ce tiers-lieu sera aussi l'incarnation du projet de l'association P4Pillon qui souhaite se constituer en Société coopérative d'intérêt collectif autour de l'usage des données de santé produites par les équipes de soins coordonnées. Dans la même veine que le collectif InterHop, qui œuvre dans le champ hospitalier, nous souhaitons encadrer la production, l'usage et la finalité de traitement des données de santé par trois conditions : utilisation d'outils numériques transparents (libres et *open-source*), consentement libre et éclairé des citoyens et des patients, et autogestion locale des bases de données. L'objectif est de constituer un contre-pouvoir latéral face aux plateformes de données de santé centralisées (Health Data Hub) et aux géants du numériques (GAFAM et *databrokers*).

## Libérer le code source

Notre point de départ politico-médiatique est la libération du code source du logiciel que nous avons co-développé durant 3 ans dans les pharmacies de Bugeat et de Faux-La-Montagne (merci Lilou, Françoise, Olivier et les Loutres). Nous sommes actuellement en campagne de financement participatif afin d'indemniser l'informaticien ayant travaillé au développement du logiciel. Nous vous invitons à contribuer à cette première dans le monde pharmaceutique. En contrepartie, votre nom sera inscrit dans le code source. Chabatz d'entrer !

Antoine Prioux

(1) Voir [www.AVECSanté.fr](http://www.AVECSanté.fr)

(2) Voir le plaidoyer commun avec France Assos Santé du 16 novembre 2021 :

<https://s.42l.fr/FranceAssoSsanté>

(3) Voir l'émission Cash investigation du 20 mai 2021 « Nos données valent de l'or » : <https://s.42l.fr/Cash>

(4) <https://s.42l.fr/PTEF>

(5) <https://alliancesanteplanetaire.org>

(6) <https://interhop.org>

## Soutenir le projet ?

Pour contribuer, rester informé et accéder à d'autres contenus (conférences, podcasts et interview made in Télémillevaches), rendez-vous sur [www.p4pillon.org](http://www.p4pillon.org). Nous sommes preneurs de vos retours ! Si vous souhaitez contribuer autrement en apportant du temps ou des compétences (substance grise, développement, réalisation vidéo et audio, animation de réseau, coups de main en tout genre, etc.), vous pouvez nous contacter via l'adresse mail [contact@p4pillon.org](mailto:contact@p4pillon.org).





# L'aristo et le coco

La curieuse rencontre qui va vous être narrée se situe au printemps 1944, du côté de l'île de Vassivière – qui n'était pas encore une île d'ailleurs. La famille Vassivière – sans particule – était propriétaire de nombreuses terres situées entre le bourg de Beaumont et la Maulde. Il y avait là le hameau de Vassivière même, aujourd'hui sous les eaux du lac, en contrebas du village de vacances de Pierrefitte. Plus loin dominant la rivière, et son moulin, à une altitude de 711 m, se trouvait un château, siège aujourd'hui du Syndicat du lac. On peut se faire une idée de son histoire dans le petit film réalisé par la Région

Nouvelle Aquitaine : <https://www.youtube.com/watch?v=Eo5nFluIRPc>. Outre l'évolution des lieux, on y découvrira le visage de Jeanne Pascale-Vassivière, la châtelaine de l'époque, au nom fait de l'alliance de deux familles, personnage dont je vais reparler. Châtelaine n'était pas un titre, cela signifiait simplement la propriétaire du château. Dans ce petit documentaire, pas un mot sur ce qui va suivre.

Le 4 avril 1944, un groupe de résistants communistes, au chef bien connu, Georges Guingouin, surnommé « Lo Grand », quittait la forêt de Châteauneuf, pour rejoindre les confins de la Haute-Vienne et de la Creuse. Il était urgent pour eux de s'éloigner des routes suivies par la terrifiante division Brehmer, qui allait laisser derrière elle un long sillage de morts, de rafles et de désolation (lire: *Jeudi Saint*, de Jean-Marie Borzeix, 2008, éditions Stock). La « compagnie de choc » commandée par Guingouin lui-même (IPNS n° 8, 29, 51, 65) était formée de 150 hommes, suivant dans des camions les 3 mules qui transportaient armes et bagages, mules gentiment prénommées la Marie, la Margot et la Jolie. Direction la forêt de La Feuillade. La population creusoise qui vit passer le défilé ne connaissait pas l'existence de ce groupe. Une rumeur commença à circuler – témoignages véridiques – parlant d'un repli du « grand maquis de Savoie ». On était en effet 10 jours seulement après la réduction tragique du maquis des Glières. Arrivés dans la dite forêt, les maquisards eurent besoin de faire ferrer les mules à Faux-la-Montagne, ce qui attira un peu plus l'attention sur leur groupe. Informée, la division Brehmer commença à le suivre à la trace, il fallait donc trouver un endroit plus sûr. Guingouin choisit le secteur de Vassivière, plus précisément le château pour le QG et l'intendance, et les bois de Chassagnas tout proches pour les hommes.

Mais il y avait là celle que les maquis surnommaient « la baronne » : Jeanne Pascale-Vassivière. Comme à l'évidence cette dame renâclait à accueillir tous ces « terroristes », le « Grand Georges » dut la menacer de représailles pour obtenir son silence, ce qui fonctionna à merveille. D'autant que le garde-chasse du château sonnait

du cor chaque fois qu'une colonne ennemie approchait. Une perquisition allemande eut lieu au château, évacué peu avant par les FTP. Et personne ne viola le secret. Ce ne fut



Jeanne Pascale-Vassivière.



Le colonel Guingouin

pourtant pas une partie de plaisir, ce mois d'avril 1944 étant exceptionnellement froid. Cantonnement rustique, voire à la belle étoile, sous les sapins de Chassagnas. Du ravitaillement presque luxueux provenant du château, on passa à des réserves plus spartiates faites de quelques tourtes, une caisse de biscuits secs, un seul jambon, coupé en « feuilles de papier à cigarettes » ! Le tout arrosé d'eau claire, fini le pinard, plus de tabac, pas de feux. Tout ceci est raconté avec beaucoup de détails dans les ouvrages *Quatre ans de lutte sur le sol limousin* (G.Guingouin, 1974, éd.Hachette) et *Une légende du maquis* (F.Grenard, 2014, éd.Vendémiaire, IPNS n° 50).

Ce séjour fut finalement court, la division Brehmer étant dissoute après le 19 avril 1944, à Paris. Elle avait malheureusement fait 347 victimes en 3 semaines, sans compter les centaines d'arrestations et déportations. Le 16 avril, les maquisards purent regagner les environs du Mont Gargan, traversant bruyamment les villages. Ainsi à Neuville (commune de Nedde), où le jour de la Quasimodo, le convoi perturba le rituel d'une procession. Arborant le drapeau tricolore, les voitures du détachement klaxonnaient la bonne nouvelle : « le maquis est de retour ». Et on n'a plus eu de nouvelles des mules. Cet épisode presque amusant, au regard de tant d'autres drames, dut laisser un curieux souvenir fait de sueurs froides, aux protagonistes. « La baronne » retrouva sa douce quiétude champêtre. Décédée en 1957, elle repose au cimetière de Beaumont, devenu depuis... du Lac. Le colonel communiste, Georges Guingouin, libéra Limoges 4 mois plus tard, il en devint maire de 1945 à 1947.

Emile Vache

## La grande ferme des 5 000 vaches ...

(Revue *Etudes Rurales* n° 207, éditions de l'EHESS / CAIRN)

Le gigantisme de certaines installations d'élevage a fait naître des formules où l'on peut lire à la fois la marque d'une course au gigantisme et une certaine ironie. Ainsi la « ferme des 1000 vaches » à Drucat dans la Somme, créée en 1917 et heureusement fermée depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2021. Sur le Plateau, nous avons eu aussi droit à notre « ferme des 1000 Veaux », à Saint Martial le Vieux (23), exemple limousin de ces regroupements de plusieurs exploitations en une seule et même entité. Le titre de l'article pré-cité, sous la plume de Thomas Le Roux, fait penser au nom de notre terroir : « Millevaches », dans lequel on le sait les vaches ne sont pour rien. Ce titre mérite d'être complété, nous avons un peu triché pour attirer votre curiosité : les 5000 vaches en question étaient laitières et parisiennes. Vous avez bien lu, voici l'histoire.

Avant la Révolution Française, quelques centaines de vaches laitières étaient présentes dans les faubourgs de Paris. Mais, elles se comptent par milliers en 1800, environ 5 000, et ont « envahi » le tissu urbain en une décennie. Elles sont regroupées dans des étables-laiteries dispersées, appelées communément « vacheries », comprenant au maximum dix têtes. Avec la progression de la consommation de lait à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la capitale est devenue soudainement le lieu d'un élevage urbain, autant inédit que singulier. « À partir de

1791, l'abolition des enquêtes préventives des nuisances autant que la liberté d'entreprendre concourent, avec l'irrésistible augmentation de la consommation de lait, à rendre durable cette présence » écrit l'auteur. Néanmoins, ces vacheries ne sont qu'une petite pièce attenante à l'étable, où les femmes et les enfants jouent un rôle central. Elles sont exploitées par des nourrisseurs très liés au monde agricole, au maraîchage, ou au transport des denrées. En quelque sorte les ancêtres des modernes capitalistes de l'agro-alimentaire. La distribution, elle, est réalisée sur place. Le Roux évoque ces « nébuleuses de vacheries » et présente la ville et ses consommations construites « avec un des symboles de la ruralité, tout en le dévoyant ». En comparaison avec le gigantisme des années 2000 on peut remarquer à Paris l'absence de concentration et la continuité des « circuits-courts » campagnards. Enfin, les stabulations étaient fixes, très loin des laitières normandes d'alors, mais pas très différentes de nos brunes limousines de Saint Martial le Vieux. Dès 1802, en raison des risques d'épizooties et du facteur d'insalubrité, les autorités s'attachent à dégager le centre-ville de ces étables. Tous ces facteurs sont très bien expliqués dans l'article, ainsi que les évolutions ultérieures.

Nous, ruraux d'aujourd'hui, que pouvons nous penser de cette histoire ? D'abord qu'elle n'est pas sans rappeler



les conditions de production de nos campagnes, ou petits bourgs, il n'y a pas si longtemps, hormis la stabulation fixe. Les citadins de 2021 en seront encore plus surpris que nous sans doute. Tous, nous avons pris l'habitude de consommer du lait en pack - merci la grande distribution - sans savoir vraiment d'où provient le lait. Donc, un autre monde. Revenons sur la question du gigantisme. On aura bien compris que l'expression « ferme des 5000 vaches » n'a rien à voir avec nos modernes usines à lait, ou viande, tant décriées. Par contre, elles étaient une préfiguration évidente de cette course à la concentration, à l'élevage intensif, que bien des gens montrent du doigt aujourd'hui. Vous pourrez toujours lire l'article, 30 pages tout de même : <https://www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2021-1->





## Quand accueillir dignement devient un délit

Certains se souviennent peut-être du film *Un paese di Calabria* qui raconte comment un village moribond de Calabre (Italie du Sud), Riace, revit grâce à l'arrivée et l'intégration de migrants. Cette belle histoire a été racontée dans IPNS par Serge Quadrupani (1). Manifestement, tout le monde ne la trouve pas belle. Elle vient de connaître un épilogue (provisoire, espérons-le), avec la condamnation à 13 ans de prison de l'homme qui l'a rendue possible...

L'expérience de Riace a été saluée par le Haut-commissaire aux réfugiés de l'ONU, louée par la presse internationale et obtenu plusieurs prix. Elle a inspiré le réseau des Villes et Territoires Accueillants (ANVITA). Une personne a été à l'initiative de cette action depuis 1998 : Domenico, « Mimmo », Lucano qui a été le maire du village de Riace de 2004 à 2018, ce qui montre l'adhésion du village à l'action menée. L'école a été sauvée, des bâtiments vides ont été réhabilités, des artisans locaux ont été formés, la vie de village a repris, un peu plus colorée peut-être... L'accueil des personnes exilées à Riace allait au-delà d'un objectif purement humanitaire. En l'organisant, Domenico Lucano a voulu démontrer qu'il était tout à fait possible de construire un modèle de cohabitation viable dans un contexte socio-économique difficile, à l'opposé de la vision étatique qui ne conçoit cet accueil qu'au prisme de l'assistance et de l'exclusion, minimisant voire ignorant l'autonomie des personnes migrantes.

### 13 ans de prison et 500 000 € d'amende

Cela n'a pas plu à tout le monde : ni à la mafia très présente en Calabre, ni à l'extrême droite. Le 1er octobre 2018, sous le gouvernement de Matéo Salvini, Domenico Lucano est arrêté et inculpé d'« association de malfaiteurs visant à aider et encourager l'immigration clandestine, escroquerie, détournement de fonds et abus de fonction », et d'irrégularités dans l'octroi des financements pour le ramassage des ordures de son village. Il est également accusé d'avoir organisé des mariages blancs entre des habitants de Riace et des migrants pour leur obtenir un titre de séjour. Le 30 septembre 2021, Domenico Lucano a été condamné à treize ans de prison et à 500 000 euros d'amende, une sentence qui est presque le double des réquisitions demandées par le parquet. Aucune des fautes qu'il a commises n'a pourtant été source d'enrichissement personnel. Elles relèvent exclusivement du droit administratif, comme le fait de ne pas avoir réalisé un appel d'offres public pour la gestion des déchets de la commune... Si le détail de la décision du tribunal n'a



pas encore été rendue publique, on sait qu'aucune accusation liée à l'aide à l'immigration irrégulière n'a été retenue comme Mimmo Lucano.

### Ennemi d'État

Derrière ce jugement, il faut lire la volonté de faire prévaloir une politique orientée vers la gestion d'urgence, négligeant le parcours d'intégration des personnes migrantes rendu possible avec le modèle alternatif et inclusif que proposait le maire de Riace. Il est possible que Lucano soit responsable de failles dans la gestion administrative du dispositif

qu'il a mis en place, en essayant d'adapter les contraintes du système national d'accueil à une réalité locale spécifique dans une situation socio-économique particulière. Mais, lorsque le procureur le traite de « bandit idéaliste de western », allant jusqu'à faire référence à la mafia, non seulement il place ces irrégularités au même plan que de graves infractions criminelles mais, en plus, laisse entendre que le maire de Riace serait un ennemi de l'État, au seul motif qu'il contestait la politique de non-accueil mise en place par les gouvernements italiens successifs. Depuis sa condamnation, les manifestations de soutien en faveur de l'ancien maire de Riace se multiplient en Italie et ailleurs. Alors que la politique d'accueil menée par « Mimmo » Lucano avait fait de Riace et de son maire les symboles d'un projet de société alternative, fondé sur l'entraide, sa condamnation est largement perçue comme une énième attaque contre la solidarité avec les personnes migrantes.

La condamnation de Mimmo Lucano est bel et bien un jugement politique. Parce qu'elle sanctionne, au-delà de ce qui est imaginable, une expérience alternative de société, de communauté, qui va à l'encontre de celle que voudrait imposer une droite xénophobe et souverainiste et d'une politique européenne qui repousse les migrants hors de ses frontières et criminalise la solidarité.

Face au signal alarmant envoyé par la justice italienne, qui voudrait faire croire qu'on ne peut penser la migration qu'en termes de contrôle et de sécurité, de nombreuses associations invitent à agir auprès des élu.e.s locaux pour poursuivre l'action de Mimmo Lucano afin de créer de véritables « villes accueillantes », remparts contre les politiques d'inhospitalité de l'Union européenne et de ses États membres.

Dominique Weber

(1) « Les gens qui marchaient dans la mer », IPNS n°45. Comme tous nos articles, vous pouvez le retrouver sur notre site. Pour celui-ci : <https://s.42l.fr/Riace>



# L'homme préhistorique est aussi une femme

Invitée aux Écrits d'août, cet été à Eymoutiers, Marylène Patou-Mathis y a présenté son livre *L'homme préhistorique est aussi une femme*, sous-titré : « Histoire de l'invisibilité des femmes ». Un de ses lecteurs nous invite à le lire !

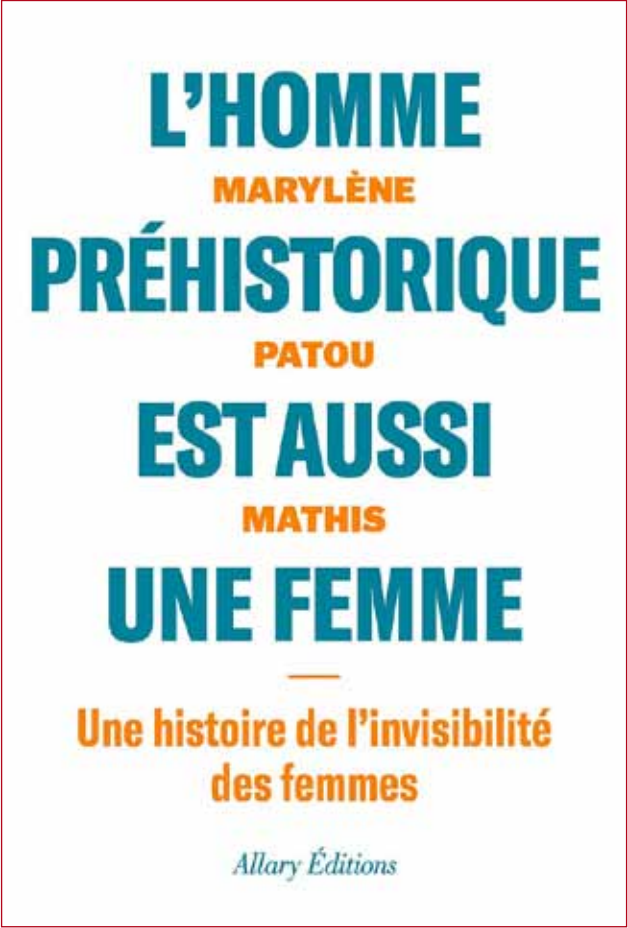
Ce livre est un éclair, un éclair qui déchire le ciel avec la particularité de ne pas disparaître ! Alors pourquoi cette comparaison avec un éclair ? C'est la zébrure qui renvoie à la flèche, à la flèche du temps... Fresque historique de la condition féminine, de - 400 000 ans à aujourd'hui. C'est la lumière qui rend évident, limpide, lumineux, sans pour autant éblouir ou aveugler. Comprendre et donner sens, dessiller, porter un nouveau regard.

**Préjugés**  
Marylène Patou-Mathis n'est pas une amatrice, c'est une spécialiste, une pro. La préhistoire, c'est son domaine, elle y excelle. Mais n'ayez pas peur, cet ouvrage n'est pas une thèse, ce n'est pas un document de chercheuse, avec son lot de termes incompréhensibles pour qui n'est pas de la partie. Sa lecture est aisée, fluide, accessible, riche mais sans complications, nuancée et sans simplisme. Que nous dit-elle ? Spécialiste de la préhistoire, elle pointe un siècle et demi de préjugés de recherches dans son domaine. La vision patriarcale, la force des conditionnements ne tiennent plus la route face aux faits, aux travaux récents. Cet homme préhistorique, musclé, chasseur, protecteur, inventeur, tel que nous l'appréhendons au travers de nos lectures, des histoires, des enseignements, est bien plus souvent qu'on ne le croit, une femme préhistorique ! Rahan serait une fille, la fille des âges farouches... Forte de ces faits indiscutables, elle fait monter la moitié de notre humanité, le genre féminin, dans un train qui balaie le temps. À cette locomotive qui part du fond des âges, s'accrochent au fur et à mesure les wagons de l'histoire pour arriver en gare du XXle siècle. Montent dans le train nos mamies les Néandertaliennes qui ne faisaient pas que balayer devant la grotte, les Amazones, guerrières de tous les temps et continents, sans filtre les femmes vikings et les Gauloises, bonjour Hildegarde de Bingen, bienvenue Louise Michel, Marie Curie (Nobel oblige), quant aux Simones de Beauvoir et Veil, elles sont en première. Les wagons sont bondés de cette féminité. Quant à Proudhon, on lui botterait bien les fesses, ainsi

qu'aux évêques, imams, rabbins et autres qui se sont servis et se servent encore de Dieu ou de la science pour asseoir leur autorité, professeurs de tout poils, prêcheurs d'interdits, justificateurs de politiques imbéciles, bourreaux et tortionnaires, fabricants d'un monde de cyclope qui ne plaît à personne.

**Ça suffit !**  
Ce n'est pas un pamphlet, mais un récapitulatif. Ce n'est pas un brûlot contre les hommes mais la tranquille nécessité de dire « ça suffit ! », rendons justice, réinterrogeons nos genres, construisons autrement, ensemble... Le travail de chercheuse fait ici pleinement sens : en labourant sa spécialité avec toute la rigueur scientifique, elle replace son savoir dans une démarche politique au sens large qui rend toutes ses lettres de noblesse au mot science. Si « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », « Science en toute conscience élève notre humanité ». Son travail ouvre de nombreuses questions qui appellent des réponses, avec une humilité qui s'accompagne d'une exigence de justesse, à ne pas nier les incertitudes, les zones d'ombres, les flous, les contradictions et controverses. Pour les très curieux-curieuses, en plus des notes de bas de pages, il y a des annexes contenant une biographie générale, les grandes étapes de l'évolution humaine et 86 pages de notes en petits caractères (quand on est chercheuse, on ne se refait pas...) ! Cette mise en perspective, cet apport scientifique est donc plus que bienvenu, il nous bouscule. Ce livre est remarquable et indispensable, c'est une référence ; sa lecture devrait figurer aux programmes scolaires, dès le collège, au lycée, à Sciences-Po et à l'ENA, en fac de théologie, quelque soit la religion, en préambule des cours universitaires d'histoire et des sciences d'une façon générale... Et enfin, ne pas oublier de laisser un exemplaire en libre service à l'Assemblée nationale et surtout au Sénat... Qui sait ?

Olivier Davigo



Marylène Patou-Mathis, *L'homme préhistorique est aussi une femme*, éditions Allary, 21,90 €

À lire... à relire...

## CHRONIQUE D'EXILS

### Des femmes

Dans l'imaginaire anti migratoire le migrant est un homme jeune, célibataire, mâle, de préférence noir et musulman à la fois rigoriste et prêt à abuser de la femme blanche. C'est ignorer une réalité : près de la moitié des migrants.es dans le monde sont des femmes, qu'il s'agisse de migrations légales ou non. Elles migrent souvent seules, parfois accompagnées de leurs enfants. Voici le portrait de quelques-unes.

Tania, ukrainienne aisée, polyglotte militante pro-européenne a été enlevée, torturée par les milices russes du Donbas. Elle y a tout perdu, sa maison et son entreprise. Partie seule avec ses deux enfants via un passeur, elle a vécu dans la rue avant d'obtenir l'asile. Maîtresse femme elle a réussi à faire sortir de l'enfer du Donbas ses parents et sa sœur. Aujourd'hui elle travaille dans une administration française.

Ces femmes ont fui les États balkaniques en proie aux mafia: Enkala prostituée par son propre mari a obtenu l'asile de justesse. Mais Adélina, dont le mari a été condamné à perpétuité et qui cherche à protéger son fils de la vengeance des victimes, et Balisha qui a fui un mari hyper violent ont été déboutées. Elles ont obtenu un titre de séjour après plusieurs années en situation irrégulière et beaucoup de précarité, d'exploitation. Leurs enfants excellent au lycée. D'origine musulmane, leur pratique religieuse est similaire à celle de la majorité des catholiques de notre pays.

Claude, Marinette, Josette, Alice, Martine viennent de la république démocratique du Congo et ont qui un mari, qui un

père disparu et opposant au régime de Kabila. Certaines ont été battues, emprisonnées, violées par la police et l'armée. Avec leurs enfants, elles sont venues avec des passeports d'emprunt et parfois le soutien des organisations d'opposants. Toutes ont été déboutées. Marinette en dépit d'une grave dépression n'a pas obtenu de titre de séjour et est sous le coup d'une interdiction de territoire. À ce jour nous sommes sans nouvelles d'elle. Les autres ont fini par obtenir des titres de séjour et travaillent mais seule avec plusieurs enfants ce n'est pas facile. Aucune n'a retrouvé ses maris et pères.



Maryam chrétienne Érythréenne a été violée à 15 ans par les soldats. Pour cacher sa honte elle a fui au Soudan où elle a été domestique. Après la Turquie, la Grèce, au bout de 7 ans elle a rejoint Calais. Elle a obtenu l'asile. Son mari emprisonné par le gouvernement guinéen, ses petites filles en risque d'excision, son aînée menacée de mariage forcé, Kadidja a rejoint la France avec ses 4 enfants. Elle a bagarré pour que tout le monde aie l'asile. Aujourd'hui son aînée est en faculté.

Aminata, ivoirienne, menacée de mariage forcé, et Karima guinéenne ont fait le voyage via la Syrie. Elles ont connu les prisons et les viols, ont traversé la mer sur les bateaux de la mort. Aminata a accouché en prison, Karima a accouché en mer. À ce jour elles sont en situation régulière.

Fatoumata est passée par le Maroc et l'Espagne où elle a été contrainte à la prostitution. Une petite fille et née. En procédure Dublin elle a passé 4 ans en Europe avant de pouvoir enfin déposer une demande d'asile.

Kadidja qui a refusé l'excision est venue seule sans ses enfants pour leur épargner les risques du voyage. Elle a auparavant caché ses filles pour leur épargner l'excision. Elle a eu l'asile mais attend depuis plus de deux ans de pouvoir faire venir ses filles. Elle redoute qu'elles soient excisées.

Yasmina mariée de force à 14 ans qui a fui son mari et ses coépouses est déboutée tout comme Aïssa, Sylvie, Fatima, Paola ...

Tant de femmes, tant d'histoires. En dépit des violences subies, des difficultés du chemin, elles sont là debouts, actives pour la plupart. Chapeau les filles !



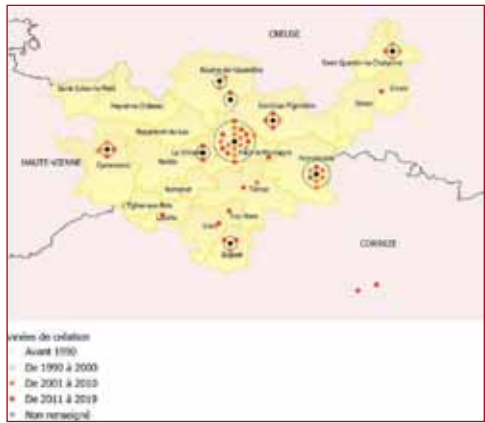
Les Cahiers de la  
La Courtine 1917

L'association La Courtine 1917 poursuit depuis 7 ans son travail de recherche et de diffusion autour de l'histoire des mutins russes de la Courtine durant la première guerre mondiale (on en reparlera dans un prochain numéro). Une de ses réalisations est l'édition de Cahiers dont le 11<sup>e</sup> numéro est sorti en septembre. Au sommaire un article d'un historien russe, Maxim Chiniakov, sur le transport des troupes russes de 1916 à 1917 de Russie en France ou la biographie d'un soldat russe, Féodor Zholobov, par son petit-fils, Vania Joloboff : « Après son engagement dans la brigade russe et sa venue en France, puis son séjour à La Courtine, mon grand-père est resté en France. » Trajectoire individuelle et grande histoire se côtoient dans cette revue de plus de 40 pages qui explore à fond une histoire aujourd'hui plus que centenaire.

Pour le commander (12 €)  
www.lacourtine1917.org



La Montagne limousine :  
« haut-lieu des alternatives » ?



La question est posée par une chercheuse géographe, Nassima Hakimi-Pradels, qui est venue faire plusieurs séjours sur le Plateau. Dans Belgeo, revue belge de géographie, elle pose un regard sur ce qu'elle appelle « la fabrique des hauts-lieux des alternatives sociales et écologiques dans les marges françaises ». Elle prend le cas de la Montagne limousine. « Il est souvent postulé, écrit-elle, que les alternatives y seraient amenées de l'extérieur par des néo-ruraux qui s'installent à la campagne pour mettre en acte leur utopie. L'objectif de cet article est de nuancer cette thèse en développant l'idée selon laquelle, dans ces hauts-lieux des alternatives, les initiatives et les pratiques en décalage avec les normes dominantes ne sont pas uniquement le fait de néo-ruraux à l'ethos alternatif, très conscients des enjeux de soutenabilité et œuvrant intentionnellement à construire une société qu'ils veulent plus juste et plus écologique, mais aussi de personnes qui n'ont pas ce niveau de conscience et/ou qui s'inscrivent dans d'autres intentionnalités. » Une manière de remettre en cause le vieux cliché du clivage « néos-natifs ».

À lire en ligne  
<https://journals.openedition.org/belgeo/48884>

Ceux qui trop supportent

L'écrivain Arno Bertina est venu suivre de près la lutte des GM&S de La Souterraine en 2017 et dans les années qui ont suivi. Il en tire aujourd'hui un ouvrage intitulé *Ceux qui trop supportent* dans lequel il raconte cette lutte. Il va en effet recueillir les témoignages des ouvriers quatre années durant, et ainsi rendre hommage à la fierté ouvrière, à leur résistance inventive et obstinée : « Fraternité, expertise, pertinence politique... Voilà ce qui se dégage des combats sociaux lorsqu'ils sont vécus de l'intérieur, et non via ces caméras de télévision indifférentes à la joie des ouvriers se découvrant une voix qui porte. Peut-être ces salariés de La Souterraine m'ont-ils séduit, aussi, car je les ai vus lucides mais courageux, et plein d'allant malgré l'épée de Damoclès qu'ils savaient pendue au-dessus de leur tête. (...) Leur intelligence m'a aimanté. » Déjà en 2017 il s'était inspiré d'une autre lutte sociale pour écrire un roman, *Des châteaux qui brûlent*, dans lequel les salariés d'un abattoir placé en liquidation judiciaire prennent en otage un secrétaire d'État. Arno Bertina, *Ceux qui trop supportent, le combat des ex-GM&S (2017-2021)*, Collection Verticales, Gallimard, 2021.



Mefia Te poursuit  
son chemin



Le journal de la Basse-Marche en est à son 11<sup>e</sup> numéro. Portraits, enquêtes avec un dossier sur le textile local, initiatives et découvertes, le trimestriel entame dans ce numéro une série d'immersions dans la vie d'un village (cette fois Saint-Barbant, quel nom !) et propose une balade un brin nostalgique dans Bellac après avoir exhumé des archives de l'INA un reportage de 1981 sur « Bellac, une petite ville sans histoire ». 40 ans plus tard, le nouveau maire de la ville accorde un entretien à Mefia Te et résume son dilemme d'élu local en 4 mots : « Des projets sans pognon ».

En savoir plus : <https://journalmefiate.fr>

ABÉCÉDAIRE DU CYCLISME  
LIMOUSIN

S : trois champions  
limousins

Daniel Samy

Né en 1943, il a eu la plus belle carrière des trois, seul à être passé professionnel. Débutant en 1962, il grimpe rapidement les échelons jusqu'au haut niveau régional. En 1965 - la Haute-Vienne est alors rattachée au comité du Poitou - il s'adjuge le titre de champion du Poitou sur route, devant son camarade de club Daunat. L'année suivante, le Limousin redevenu comité, les deux mêmes coureurs dominent le championnat régional à Bellegarde en Marche. Samy, passé à l'UVL, s'impose à Brive en 1967. Dans la foulée, il termine 3<sup>e</sup> de la Route de France. Au Tour de l'Avenir, disputé en Equipe de France, il participe activement à la victoire finale de son coéquipier Christian Robini. Ces bons résultats lui permettent de passer pro chez Peugeot, où il retrouve Rabaute (IPNS° 76) et Daunat. Il y effectue deux saisons dans un rôle d'équipier, participant au Tour d'Italie 1968 (76<sup>e</sup>), mais il ne parvient pas à se rendre indispensable. Aussi va-t-il retrouver les rangs amateurs au sein du club auvergnat de Saint-Eloy-les-Mines. Jusqu'en 1978, où il signera à l'AC Limoges-Bussière Poitevine, il écume les courses amateurs de haut niveau, sur un jour (Egletons, Chevaux, Lusigny, Cénac et Saint Julien en 1974, etc ...) ou par étapes (deux du Tour de Saône-et-Loire 71, une du Tour du Limousin 73). A la fin des années 70, il rejoint les rangs des cycloportifs et vétérans, au sein desquels il poursuivra les courses jusqu'à la fin des années 80.

Lucien Sautier

Né en 1944, il a couru principalement dans son département d'origine, la Dordogne, et départements limitrophes. Licencié au CC Périgourdin, de ses débuts en 62 à 72 (une seule année au CRC Limousin en 68), il terminera sa carrière au RC Mussidan (24). Après des débuts prometteurs, il est obligé de cesser la compétition pendant quelques mois pour raisons de santé. Revenu à un excellent niveau en 67, il éclate l'année suivante, devenant champion du Limousin sur route à Chéronnac. Cette même année, il remporte une étape de la finale nationale du Trophée Gitane, et d'autres succès, dont Hautefort (24). 1969 sera encore meilleure avec 16 victoires, dont la première étape d'Angoulême-La Rochelle. En 70, il se montre tout aussi performant, terminant 2<sup>e</sup> du challenge d'Aquitaine, et remportant d'autres victoires prestigieuses, comme le Prix du Commerce de Périgueux. De belles performances suivront jusqu'en 1977, où à 33 ans, il arrête sa carrière. Mais sa passion sera la plus forte, au tournant des années 2000, il courra à nouveau dans la catégorie vétérans, avant de trouver une mort brutale en 2012, à 68 ans.

Daniel Savary

Il débute en cadet au CRCL en 1964, progressant régulièrement jusqu'à atteindre la 1<sup>ère</sup> catégorie en 1968, année où il termine 5<sup>e</sup> du challenge du Limousin junior. En 1971 à Ussel, il confirme son statut dans l'élite régionale par un titre senior. Emigré au CSM Puteaux en 1972-73 - un des plus grands clubs français - il obtient de bons résultats. A Eymoutiers en 1972, il renouvelle sa victoire de l'année précédente. Mais, fin 1973, il subit un contrôle anti-dopage positif, qui lui vaut une suspension d'un an. Revenu en 75 sous les couleurs de Bussière-Poitevine, il retrouve son niveau antérieur, avant de passer à l'UC Brive (78). L'année suivante, il est à nouveau contrôlé positif après une victoire aux Boucles de la Haute-

Vienne. Après sa suspension, il ne peut renouer avec le succès et jette l'éponge en 1981.

Sources de documentation

Le site « Cyclisme en Limousin », animé par Daniel Raymond, permet de retrouver tous les cyclistes limousins depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, avec palmarès, épreuves disputées, dates et résultats. Daniel fut un excellent coureur régional avant de devenir président du CRCL (1999-2004). A l'occasion du centenaire du club, il a publié un ouvrage intitulé : *CRCL, 100 ans, 1904-2004*. Richement illustré, ce livre retrace l'histoire du club, année après année, et plus largement celle du cyclisme en Limousin. Daniel vient de publier (mai 2021) un nouvel ouvrage : *Championnats du Limousin de cyclisme (1946-2017) : 52 champions*. Pour ce faire, il a épluché toutes les archives du *Populaire du Centre*, et ce qui subsiste des archives du Comité régional FFC. Il donne notamment les classements et déroulements, mais aussi les biographies et palmarès des meilleurs cyclistes de la période. Il reproduit enfin l'épopée de l'équipe du Limousin dans la route de France 1952.

Pour en savoir plus : site <https://www.cyclisme-en-limousin.fr/>  
ou mail : [contact@cyclisme-en-limousin.fr](mailto:contact@cyclisme-en-limousin.fr)  
ou encore : Rétro vélo Dordogne, Véloquercy, Vélo 19, Mémoire du Cyclisme.



Jean François Pressicaud





## Fin de vie : appel à témoignages

L'association l'Arbre, créée en 2018 à Eymoutiers (voir IPNS n°65), souhaite promouvoir la culture palliative auprès des élus, des professionnels, des associations et des citoyens de la Montagne limousine. Elle souhaite accompagner l'offre actuelle de soins en créant un réseau de bénévoles, en formant les acteurs et en créant des structures alternatives.



Dans ce cadre elle prépare une étude sur l'accompagnement des personnes en longue maladie ou en fin de vie sur la Montagne limousine. Cette étude, soutenue par l'Agence régionale de Santé (ARS) vise à comprendre comment les patients, les familles et les professionnels de notre territoire vivent les soins, l'accompagnement, l'hébergement, le répit des aidants. Il s'agit d'analyser ce que tous disent de l'organisation de l'offre de soins, de notre culture de la souffrance et de la mort, et, par la suite, de faire des propositions citoyennes aux élus, aux institutions, au législateur pour accompagner une qualité de vie jusqu'à la fin. Cette démarche, réalisée avec l'appui de Fanny Thomas, sociologue de la Santé et de l'Ireps, se fera en trois étapes : recueil de témoignages des familles ou proches ayant vécu ou vivant un accompagnement de longue maladie ou de fin de vie ; examen des expériences par différents groupes réunissant des professionnels de santé, des aidants et des associations ; puis restitution des conclusions en fin de processus. L'association lance un appel à témoignages. Les entretiens seront menés dans le courant du premier trimestre 2022. Les résultats de l'étude seront restitués aux participants et rendus publics au deuxième semestre 2022. Si vous souhaitez participer à ce travail et donner votre témoignage, il faut contacter l'association l'Arbre, mairie, 8 rue de la collégiale, 87 120 Eymoutiers. Mail : [contact@larbresoinspalliatifs.net](mailto:contact@larbresoinspalliatifs.net)



## Ligne Limoges-Ussel la vigilance est de rigueur

Le comité de vigilance citoyenne Limousin, qui suit avec attention l'actualité des lignes ferroviaires dans la région, alerte, dans un communiqué du 2 décembre, sur le risque d'un désengagement du Conseil régional des travaux prévus sur la ligne Brive-Nexon : « La Région avait acté dans le Contrat de Plan État Région 2015-2020 un montant de 42,7 millions d'euros pour la desserte par bassins versants. Cette étape franchie, cela devait nous conduire vers la réouverture complète de la ligne de bout en bout, qui dessert un bassin de population très important et dynamique (...) En amont des dernières élections régionales, la majorité sortante s'était engagée avec l'État pour budgétiser un plan massif dans le ferroviaire, afin de rouvrir toutes les lignes déjà fermées en Nouvelle Aquitaine. Aujourd'hui, nous sommes informés que ces travaux deviennent urgents mais que les financements, qui étaient pourtant engagés, ne sont plus envisagés. À croire que ce n'est plus la même majorité qui est aux commandes de la région Nouvelle Aquitaine. » Le renoncement financier de la Région et de l'État se traduirait par la fermeture de la ligne fin 2023, car SNCF Voyageurs ne souhaiterait pas exploiter une ligne à 40 km/h où la vitesse serait trop faible. « Avec de tels renoncements, poursuit le comité, nous avons tout à craindre également pour les trois autres lignes de l'étoile de Limoges également en attente d'investissements (Limoges - Poitiers, Limoges - Angoulême et Limoges - Ussel). »

## La chasse aux signatures à commencé

Les candidats à la Présidentielle sont partis à la pêche aux 500 signatures d'élus qui leur permettront de pouvoir se présenter à l'élection d'avril. Les maires des petites communes reçoivent régulièrement mails, courriers ou coups de fil, voire visites, des représentants des candidats, et plus particulièrement des « petits » candidats qui n'ont pas une réserve d'élus acquis d'avance. Deux exemples : un certain Jean-Yves Métayer qui se définit comme un « candidat hors système ».

C'est souvent le premier argument de ces candidats putatifs qui ne récolteront pas pour la plupart le nombre de signatures qu'ils espèrent. « Parrainer la candidature de Jean-Yves Métayer vous permettra donc de ne pas être perçu par vos administrés comme un maire engagé pour l'un ou l'autre des partis du système. » Le candidat à la candidature qui propose la suppression du Sénat et des Conseils régionaux, le retour au septennat, l'élection du premier ministre par les députés et la proportionnelle intégrale, mise surtout sur son indépendance, autre manière de jouer à l'homme providentiel : « Je ne suis pas un chef de parti, je ne suis pas un homme d'appareil. Je suis votre compagnon de route sur la voie du juste et du bon sens. Seul un homme libre, hors système, rejetant tout esprit de querelle de chapelle, peut rassembler et réconcilier les citoyens, pour œuvrer pour le bien commun. »

Autre exemple, celui d'Hélène Thouy, du Parti animaliste. Bordelaise, et en tant que telle régionale de l'étape, cette jeune femme de 38 ans, milite pour une « meilleure prise en compte des animaux par notre société. » Là encore la méfiance vis-à-vis de l'engagement politique est affichée : « Le caractère transpartisan du Parti animaliste le prémunit (lui et ceux qui parraineront sa candidate) de toute récupération. La cause des animaux, fort heureusement, est sans étiquette. »

## Le canal du Pont Est à Saint-Merd-les-Oussines restauré

Après plusieurs mois de travail, la restauration menée par le Conservatoire d'espaces naturels de Nouvelle Aquitaine, en partenariat avec la Fondation du patrimoine, sur le site du Pont Est à Saint-Merd-les-Oussines, en Corrèze, se sont terminés cet été. Ces travaux ont été réalisés dans l'objectif de valoriser la biodiversité en intégrant « le patrimoine bâti comme élément complémentaire de l'environnement, d'un paysage ou d'un biotope ».

Niché au cœur du Plateau, à 830 mètres d'altitude, le site des prairies humides du Pont Est présente une biodiversité exceptionnelle marquée par la présence d'habitats abritant plusieurs espèces rares et protégées à l'échelle nationale. Le site est traversé par le canal d'aménée d'eau d'un moulin d'une longueur de 960 m, en partie bâti, datant du Moyen-âge. Naturalisé avec le temps, il abrite un certain nombre d'espèces patrimoniales parmi lesquelles la truite fario mais également la littorelle à une fleur, espèce protégée en France.

Ces travaux ont par ailleurs permis de restaurer un pont planche et d'aménager un point d'abreuvement pour le bétail. Parallèlement, depuis 2018, un partenariat avec les étudiants de BTS Gestion et Protection de la Nature (GPN) de Neuville a permis d'amorcer la restauration du fond tourbeux par bûcheronnage, en chantier école.

